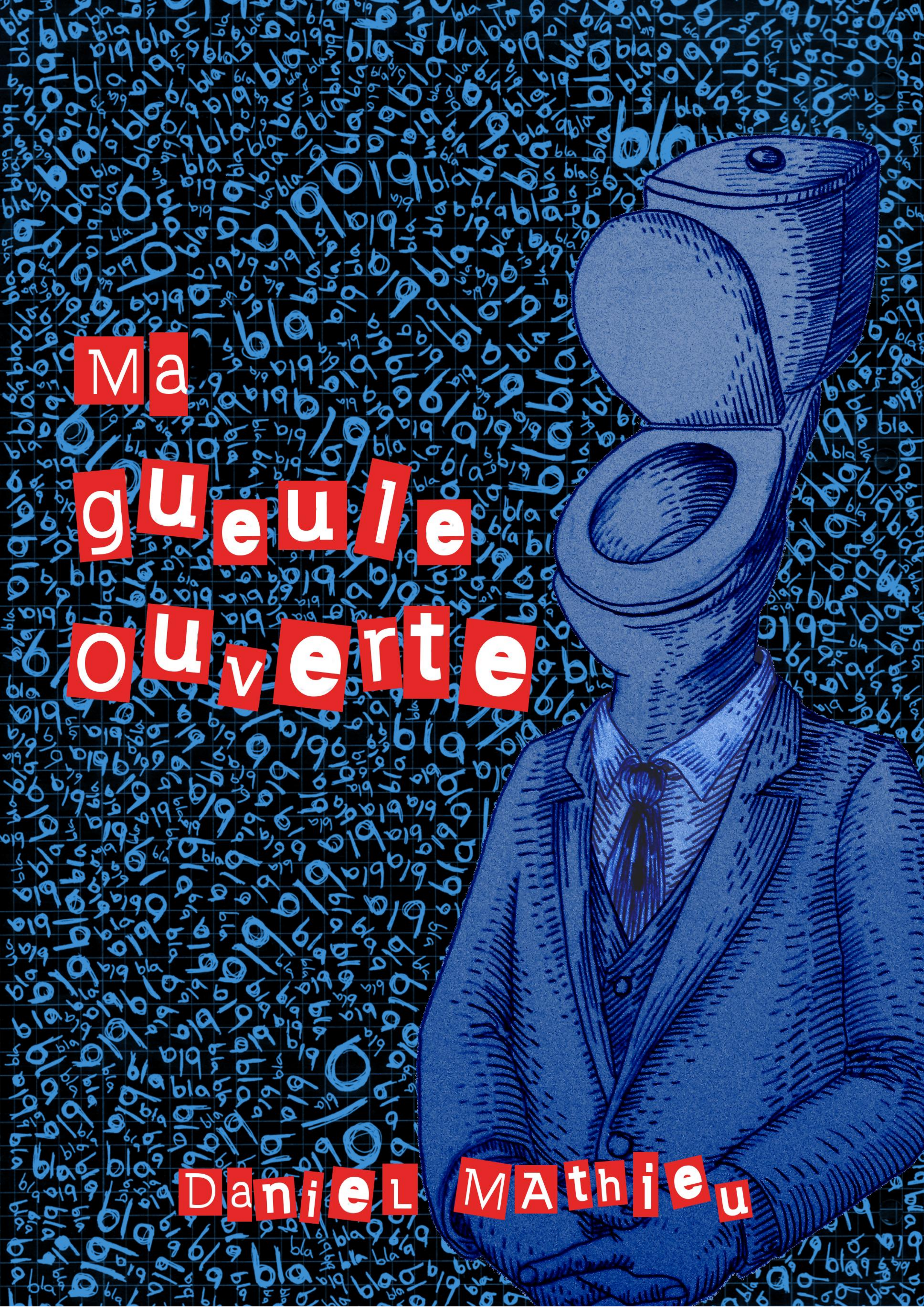


Ma gueule ouverte
Daniel Mathieu

Ma Gueule Ouverte

[Un livre à ne pas mettre sous tous les yeux ni dans toutes les mains, mais à garder sous le pied]

MENU

Ce livre ressemblerait au blob sans l'intervention de mon fils Hadrien qui, contrairement à moi, est impérial en matière d'informatique.

Merci à Lucile Auvray-Dragacci pour m'avoir représenté en homme à la tête de chiotte : c'est très ressemblant.

Si le cœur vous en dit vous pouvez lire les premières pages de mes deux romans (pas de tromperie sur la marchandise) sur le site de mes éditrices. Et si vous n'avez pas vomi après cette dégustation vous pouvez vous offrir un volume entier –les deux pour les goinfres- en les commandant à ma maison d'édition http://petroleuses-editions.com.

Eventuellement votre libraire peut faire le boulot… En revanche, je préfèrerais que vous oubliiez **Ah, ma zone !**

Préface

Pourquoi un écrivain publié choisit de diffuser un livre sur le net pour pas un radis ?

Parce que son éditeur n'en veut pas ? Raté, il devait paraître.

Par amour de l'humanité ? Faudrait pas pousser...

C'est une question de logique ; en tant qu'écolo-surfeur, il me semble normal de ramasser les déchets sur la mer et de circuler à vélo. Je me considère comme un écrivain non aligné ; je déteste tout ce qui tend à uniformiser, raboter les particularismes, marchandiser le monde, éliminer les petits créateurs et les artisans modestes : voilà pourquoi j'ai cédé à mon envie de jeter sur le net cet enfant littéraire que je nourris chichement depuis plus de quinze ans.

A présent il vous appartient. Je l'ai rêvé métis, sauvage, évolutif ; il a été écrit pour être apprécié, décrié, pompé, ridiculisé mais pas ignoré.

Je n'ai pas de leçons à donner (moi qui ai déjà du mal à respecter mes propres principes) et encore moins de vérités à asséner ; simplement, il est temps que j'ouvre ma gueule avant de casser ma pipe et mon morey.

Même dans ma mauvaise foi, mes jeux de mots pourris et mes proverbes douteux, je suis plus près de la vérité que bien des politiciens, des intellectuels et des spécialistes de médeu (ce dernier mot est un exemple navrant d'autocensure).

La lecture est un des derniers espaces de résistance au décervelage, à la manipulation, au crétinisme programmé. Alors emparez-vous de cet objet qui ne doit rien à personne et réagissez pour le faire évoluer ; je tiendrai compte de vos critiques et de vos suggestions, tout comme je ne me gênerai pas pour bricoler son contenu.

⚠ Mise en garde ⚠

Si je vous offrais une boîte de deux-cents chocolats, vous ne mangeriez pas tout d'un coup, histoire d'éviter la crise de foie… alors, considérez ce livre comme une boîte de ces confiseries : dégustez mais ne vous gavez pas. Personne ne viendra taper dans votre paquet. Lisez un article et laissez fondre sous la bouche.

Le problème de mes pensées, textounets et autres aphorismes, c'est que, quand ils sont bons je me demande toujours si ce ne sont pas les réminiscences d'un autre. Et hop ! un petit rot de Courteline, un petit renvoi aigre à la Cioran, un petit pet de Vialatte, un remugle de Renard.

Des petites vannes que j'avais concoctées dans mon petit cerveau, sans influence extérieure patente, je les ai entendues ou lues par la suite chez d'autres.

On ne peut donc éviter que plusieurs personnes, sans se plagier, trouvent le même calembour. Ainsi, le « tout à l'ego » que j'avais inventé en 2009, je l'ai entendu, depuis, sur France Inter.

Mais qu'alors y faire ?

P.S. Au petit jeu des emprunts on peut remonter à la préhistoire ; par exemple, le « fier comme un bar tabac » de Coluche je l'ai lu dans des San-Antonio des années 50 sous la plume de Frédéric Dard ; qui lui-même l'avait chouré à qui ?

N B : Toute ressemblance avec des calembours, pensées et écrits, existant ou ayant existé, ne saurait être imputable qu'à l'ignorance de l'auteur.

Jeux de langue

Attention à certains de mes jeux de mots : ils tranchent dans tous les sens.

*

Alcool idyllique,
Paradis éthylique,
Mort tragique.

*

N'importe où, dès qu'on parle du bruit des autres, c'est un vrai dialogue de sourds.

*

Le sens de l'humour c'est le dessous de l'humeur.

*

Attention ! Un jeu de mots peut en cacher un autre.

*

Hugo a dit du calembour que c'est la fiente de l'esprit, mais ça fait souvent marrer.

*

Combien sommes-nous à vivre à la petite semaine, à connaître des expériences banales, un sort routinier, à partager le lot commun ?
Au fond, un destin grêle.

*

Je n'ai jamais su à quels seins me dévouer.

*

Pourquoi y a-t-il des mots plus parfumés que d'autres ?
Joint de dilatation.
Potron-minet.
Trombone à coulisse.
Trou de balle.
Capiteux.
A couilles rabattues, à bride abattue.
Magret confit, Pouilly fumé.
Gamahucher, enchifrené, fanal falot.

*

Mon pauvre pays ! Provence, le pays des cigales.
Le pays des six gales : la paresse, la magouille, la frime, la dévotion au fric, le bétonnage et la surpopulation.
Ite missa est.

*

Ah ! La cinquantaine ! Un jour ou l'autre les problèmes de prostate : c'est la dérive des incontinents.

*

L'intello aime les discussions à bâtons rompus, le raciste à ratons battus, le noble à barons têtus.

*

On nous fait tout un pâté - impérial bien sûr - avec les proverbes chinois et les haïkus japonais ; attendez voir... Il est temps que je vous initie aux proverbes nichois -niçois, mais avec un défaut de langue - et aux soudomis (aïecul toulonnais, franchement plus salés).

*



.

L’insomnie nourrit le cerne et la ride.
L’homme est comme le chien : il aboie à la lune.
Qui m’aime me lâche la grappe.

SOUDOMIS

A folle question réponse de tromblon.
Il ne faut pas juter du manche avant l’enconnée (proverbe typique des bûcherons du Var ; ailleurs, ils se contentent de « jeter le manche après la cognée »).
A l’usure de sa motte, la morue devient bigote.

*

Putain, je n’en peux plus ! J’ai l’impression d’entendre mille fois par jour AU JOUR D’AUJOURD’HUI : double pléonasme. Attendez les gars, si j’en remettais un petit coup : AU JOUJOUR D’AUJOURD’HUI.

*

Pas un jour sans une ligne.

Pas un jour sans une ligne !
Pas une semaine sans haine.
Pas un mois sans toi.
Pas un trimestre sans vacances.
Pas un an sans vieillir.
Pas une vie sans ânerie.
Pas un jour sans déconner.

*

Le psychologue sur son divan,
Le religieux sur son divin,
Le politique sur son dit vain,
Je craque et dis : du vent !

*

Je me souviens des livres rouges qui nous étaient offerts, selon nos mérites, à la distribution des prix de fin d'année, et d'un en particulier, LA PHYSIQUE AMUSANTE, dans lequel on apprenait cette science à l'aide d'expériences, des croquis et des commentaires de ces expériences ; alors, je me suis proposé de vous offrir une **GEOGRAPHIE AMUSANTE**, qui vous (re)mettra en tête, sans efforts superflus, des localités, régions et autres curiosités de notre pays par le moyen de jeux de mots pourris, les plus remarquablement vaseux étant signalés par une astérisque.

J'ai connu...
...un bordelais bordélique
...un nantais nanti anéanti
...un bayonnais bâillonné ballonné
...un palois pâlot plutôt pas laid
...un castrais priapique
...un tarbais chtarbé par les tarpés
...un manceau intelligent et un con à Douai
...un lorientais complètement perdu
...un rennais né rat (l'avare y est !)
...un havrais dans l'erreur, erroné mais pas héros né
...un messin poitrinaire
...un dôlois indolent.

*

La *jalousie* des artistes entre eux : les peintres à couteaux tirés, les écrivains qui se volent dans les plumes, les comédiens qui se sentent une âme d' « actueurs ».

*

Un décolleté : se colleter à cette déco lactée. Un décolleté c'est une promesse, mais il vaut souvent mieux en rester là… Ce sont parfois des promesses qui ne tiennent pas.

*

SOUDOMIS

L'appétit vient en mangeant, la triquette vient en bandant.
Il n'est si petit sexe qui ne trouve main pour l'empoigner.
Quand la bourse flétrit les jupons se raréfient.
Il y a parfois loin de la croupe aux lèvres.
A trop grande langue petit baiseur.
Qui trop embrase mal éteint.

Qui serre le fion sent l'estron.
Il vaut mieux péter en public que crever seul.
A beau pétoulet fine braguette, et à petit trou petite cheville.
Vieux chat aime les souricettes.
Il ne faut pas vendre la peau des bourses avant de l'avoir suée.

*

Ecolo
Eh, conno !
Ta terre se dissout
Tu ne vois que tes discours, dits sourds,
Tu n'aimes que ta campagne…électorale.

*

Des sportifs qui font la roue devant la caméra, des politiciens qui se pavanent sous les objectifs, des acteurs qui faux-modestisent à la télé : c'est le tout à l'ego.

*



Quand un géant pète c'est le nain qu'on met dehors.
Chacun prend son déplaisir où il le trouve.
Encore un qui attrape les scorpions avec la main des autres.
Le tact c'est de fermer un oeil quand on entre chez un borgne.
Un cabri fait des crottes comme des pilules et pourtant il n'est pas pharmacien.
Il se sent mal, comme une souris entre deux chats.

Pauvre qui veut manger de la daube se mord la langue.

Trop de sucre à l'enfant fait homme sans dents.
Toute souillon se rêve avec un apollon.
Mariage dans l'urgence, longue pénitence.
Le silence tue les bavards.

*

Très courte fable de 2007 :
« La tribu des Lapinets-colos s'ébattait dans la nature ; ils discutaient du parfum de la sariette, des bons pétouliers, de qui serait le chef des lapins, pendant que la garrigue brûlait.
La Torthulot, qui n'avait pas son esprit dans ses bottes, prit ses pattes à son cou et se sauva.

Moralité : les lapins furent tous cramés. »

*

Le hérisson : un oursin de terre, quoi !

*

GEOGRAPHIE AMUSANTE

J'ai connu…

…un bisontin, ami d'un auscitain, qui n'était ni l'un l'autre *
…un toulonnais qui boulonnait chez un boulonnais
…un antibois qui était pour
…un gardois qui était nîmois, ni lui
…un agenais, né âgé, qui était en âge de nager
…un toulousain qui était un cas, et ce cas soûlait
…un gapençais qui agissait à la légère (voilà un gag pensé)
…un valençais qui ne jetait jamais rien
…un sanflorain riche comme Crésus
…un rochelais qui possédait de belles pierres
…un angevin, range-vins (caviste, quoi !), qui se perdait en jeux vains
…un granvillais qui était un grand vilain
…un rémois qui voulait rester sur la liste*
…un nancéen qui disait qu'un an c'est un an c'est un an c'est… (si vous faites la liaison, c'est foutu)
…un percheron qui était une bête de Somme
…un poitevin qui buvait son poids de vin dans l'année
…en politique, un caennais qui n'avait pas de tripes et un tripier qui n'avait pas de camp
…un pire aîné dans les Pyrénées (ce fut ma pire année)
…un vendéen qui vendait tout et un corse qui vend des tas.

*



Pitchoun trop caressé t'écrasera les pieds.
Qui se caille le lait fait de tout un fromage.
Un homme inverti en vaut deux ?
Celui qui pisse droit trouve toujours la cuvette assez large.
Croupe de femme, homme en flamme.
Au bout de la treille le trou de la bouteille.
Bonté et pognon n'habitent pas la même maison.
Plus l'oiseau est vieux plus il soigne ses plumes.

*

Moustique : Dracula miniature.

*

PMU : t'es ému ? T'es mu par un thé Mu, ténu, ou t'es nu ? Enfilades saugrenues pour bougres nus.

*

Seins, troublants mystères de la féminité, outres fécondes du lait maternel, de quoi frémissez-vous dans les soutiens-gorge ?
Les soutiens quoi ?

Les soutiens-gorge, soutiens-oeufs, poires, bananes, melons, pastèques ; baillons pour ballons roses et baudruches fatiguées, soutiens-rien, soutiens-trop, soutiens-auraient pu mieux faire, soutiens-doivent encore progresser, soutiens-définitivement nuls, soutiens-travailleurs et sérieux ; vêtures poitrinaires, réceptacles de glandes mammaires, digue pour pis, déposoirs à mamelles, menues étagères pour petits roberts, vastes tétonnières.

Les seins caressent notre oeil.

*

SOUDOMIS

Putain en août, bigote en décembre.

Dans un jeune couple il n'y a que le premier pet qui coûte.

Chat repu dit que derrière de souris pue.

Dans petit chas le fil entre lentement.

Moine en rut n'a pas bure en bois brut.

Femme très fardée a chaud au panier.

Cul qui sait caguer vaut mieux que bouche qui ne sait parler.

Mieux vaut courte verge que coucher seule (celui-là je le tiens d'une dame très comme il faut).

*

Dans les rayons d'une grande surface j'ai croisé et (malheureusement) recroisé un type qui puait -le mot est presque faible- la vieille sueur bien refroidie.

Je n'ai pas pu m'en empêcher ; j'ai pensé : il devrait toucher des droits d'odeur.

*

Idée noire : un testicule majuscule gesticule au bout d'une canule.

*

L'humanité : elle se bonifie ou elle se connifie ?

*

GEOGRAPHIE AMUSANTE

(Il paraît qu'il y en a qui disent amuchiante : attention !)

J'ai habité…

…une tour en Touraine
…un matin dans l'Aube
…pour rien dans le Cher
…à deux à Troyes
…un trou dans la Creuse
…une serre à Fougères
…un mausolée en Moselle
…pas Damparis, Niort *
…la Manche, alors que j'aurais préféré un pull(mann) en Thiey*
…un mobile-home tranquille dans le Charentais*
…une chambre à Aire mais pas à Pau (il n'y eut, à Pau, de chambre)
…Jouy, mais pas en Corrèze
…une voie sans issue à Menehould, puis à Mennetou
…à Carry dans les Bouches-du-Rhône, chez une dentiste
…dans le Jura, mais un peu tard
…un endroit vaseux dans la Marne
…tout seul à la Réunion.

*

Rien n'est à craindre comme un serpent qui perd son sang-froid : c'est la mort sûre ?

*

Constipation : défection de la défécation, fesses en panne de fèces.

*

dÉMONYME

Voici un jeu gratuit que j'ai inventé (voir le démonyme de *trombone à coulisse* dans mon roman HIER, LA TERRE).

Le courroux du gourou.
Le cou roux du gourou !
Le cours roux du gour, où ?
Le goût d'boue d'écrou d'roue.
Le coup d'houe d'Hugues au roux.
Le coude roux du gros : hou !
Le coup de rouge du haut goût.
Le goût de courge du rot bourge.
Le coup de gouge du gros bougre.
Le bout de cour du beau rouge.
Le bout court du peau-rouge.
Le coup de bourre du bout de gorge.
Basta.

*

LU,
NUL :
LUNULE,
LUNE
NULLE.

L'AMI
A MIS
LA MIE
AVEC
LE BRIE
A L'ABRI
DU BRIS
ET DE LA BRISE.

*

GEOGRAPHIE AMUSANTE

J'ai vu…

…une bise barbare dans le Vendéen*
…deux gars : à Cluny l'un Gus, l'autre j'ai oublié ;
…à Macany qu'Otto* (Macany : quartier de Hyères)
…dix gouines à Digoin
…des types qui tenaient ferme sur place à Lesparre
…un médecin jurassien qui jura sien le serment d'Hippocrate
…un beau nez de l'Aisne et de vilaines bouches à Bolbec
…un paradoxe et une antithèse dans le Beaujolais (sacré Jo !)*
…une oiselle d'Ancenis
…une mayennaise dans une vinaigrette (à vos dicos !).

*

Oiseleur, pour l'oiseau-leurre ou l'oiseau-lyre.

*



Les absents ont toujours tort ; oui, mais les absents sont souvent morts !
Le midi aïoli : le soir aïe au lit !
Qui aime bien charrie bien.
Si ton ami est borgne regarde-le de profil, s'il est manchot donne-lui un coup de main, s'il est cul-de-jatte viens ventre à terre.
A laver le teston d'un couillon on perd son savon.

*

Coup de truelle troue l'écuelle d'un trou cruel.

*

Films pornos : accélérateurs de partie d'cul.

*

Ah les petites annonces au chapitre Rencontres ! J'vais t'en faire, moi !

*Jeune jardinier cherche belle plante, pas empotée : il sera son rayon de soleil.

*J.F. (charmante) ne cherche pas la fortune, souhaiterait simplement épouser un riche nonagénaire.

*Artisan ramoneur cherche femme pour construire un foyer solide (fumistes s'abstenir).

*J.F., tête sur les épaules, coeur dans la main, cherche J.H. tête près du bonnet, pour finir bague au doigt.

*Sportive (championne du lancer du poids), pas style pin-up, comblerait vide dans la vie d'un monsieur réduit aux dernières extrémités.

*Electricien, un peu sous tension après court-circuit avec femme volage, mais beaucoup de résistance, cherche J.F. branchée pour établir contact.

*Femme-femme rencontrerait homme-homme pour rapports sans équivoques.

*Bergère cherche tisserand pour filer le parfait amour.

*Pied cherche sa chaussure, mais se passerait de cornes.

*Allumette cherche sa boîte.

*Pompier cherche sa peur.

*Midi (net) cherche quatorze heures.

*

SOUDOMIS

Un muscat ne trouverait pas une pigne sous un pin.
Il vaut mieux avoir deux cordes à son arc… et deux couilles dans son slip.
Ne blague pas de chaussures dans la maison d'un cul-de-jatte.
Deux tiges pour un même fruit ne restent pas amies.
Qui se couche avec une chienne se lève avec une muselière.
Promesse de politique ne vaut pas pet d'âne mort.

*

La littérature. Ecrire, s'écrire, s'écrier et s'ancrer à l'encrier quand bat la tourmente des mots.

Ecriture. Vomissement au bout d'un haut le coeur et l'esprit. Ejaculation à l'instant rare de l'orgasme d'une belle phrase. Evanouissement à l'intérieur d'autres soi-mêmes. Epanouissement des matières fissiles d'un crâne.

Ecrire pour ne pas crever comme les autres rats, la gueule ensanglantée aux barreaux de la cage.

*

GEOGRAPHIE AMUSANTE

J'ai…

…préféré un tuffeau à Vouvray**
…trouvé Chateaubriand fort sombre, un étang à Dijon, pas de calés à Beaugé ni à Beauvais *

...aujourd'hui, dormi à Sommières
...pas été mou à Mouthe, mais à Calvi si
...insulté personne à Tarascon
...déchiré mon pull à La Crau
...pleuré à Riom, hurlé à Annonay
...aperçu un carré à Voiron
...nettoyé l'ânon à Lavelanet

...eu un lumbago dans le Bas-Rhin
...renoncé à tous jeux de mots à Culan, Cancon, La Motte, Avallon,...
...été arrêté net à Miélan
...longtemps enroué à Châlon*

...remarqué que ça vanne dans l'Yonne et pas le contraire*
...rien entendu en Savoie
...dormi dans un lit dur à Limoux
...constaté que la vache de Guéret paît
...quitté un chalet de l'essonnais à la cloche de bois.

*

Parce qu'il se coupe à la croupe ils s'attroupent près de la poutre; cela a-t-il un sens ?

Peut-être, si la troupe ment et que la croupe tond, bien qu'elle fût plutôt taillée dans l'affaire puisqu'on dit tailler des croupes hier; on m'objectera que c'est un jeu de mots fin et j'en profiterai pour un jet du mot fin.

*

Parfois je m'interroge sur l'orthographe de mots vulgaires ou orduriers. Salope, donc salop et non salaud ; pourquoi pas salaut, salot ou saleau ?
Vié, viez, viê.
Conneau, conno, kono.
Mounine, mounnine, mouninne.
Frachant, frachan, frachent.
Pachole, patchiole, pacciole.

Et ne croyez pas que je saisis la moindre occasion pour me complaire dans les gros mots ; c'est juste que notre langue est un abîme.

*



Il n’est couillonne qui ne trouve son couillonneau.

Pet du matin réjouit le chrétien ; pet du midi vaut bien un aïoli ; pet du soir mène au caguoir.

Ruade d’ânesse ne touche pas l’âne.

Si saint sois-tu, tu as besogne de ton cul.

Plaie des autres ne cuit pas.

Langue comme arme, coeur en larmes.

Cystite : sitôt bu, sitôt pissé.

*

SOUDOMIS

Calut ne pète que les jours de tonnerre.
Qui va sur la corniche n’est pas toujours cornichon ; qui va sur la bonniche ne voit pas toujours beaux nichons.
Il n’y a jamais loin de la croupe à la selle.
Femme qui glousse veut qu’on la trousse.
D’un cavaleur on dit que « toute femelle lui cuit, même guenon en perruque ».

*



Chèvre trop belle, bouc bien cornu.
Longue langue, petit coeur.
Bouche baisée n'est jamais trop sucrée.
Homme écervelé : panier percé et bas troué.
Quand la cabrette est gonflée la danse commence.
Le fou remue le sable dans l'eau; le sage en-dessous pêche les goujons.
Femme et vin soûlent le pèlerin.

*

Petit savoir, grand babil.

Femme de bois craint l'allumette.

Qui vante sa vertu la voudrait bien perdue.

Beau bourdon ne butine pas gratte-cul.

Voleur ignoré prêche l'honnêteté, dépravé prêche la chasteté.

Réformer dispense de former.

Les grandes paroles rétrécissent au lavage.

Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle nous les casse.

*

Comme je ne suis pas à une connerie près, je vais vous donner ma version des saints patrons, en quelque sorte une bonne tranche d'ana nase (amis du jeu de mots laid et du calembour pourri, bonjour…).

Saint Albin : banquiers
Sainte Angèle : frigoristes
Saint Aubin : curistes
Sainte Barbe : raseurs
Sainte Dorothée : insomniaques à l'heure du goûter

Saint Ebbon : méchants (ça, ça vaut cinq coups de knout)
Sainte Elisabeth : bergères partiales
Epiphanie : perdants aux boules
Sainte Eugénie : imbéciles heureux
Sainte Eulalie : analphabètes
Saint Eusèbe : petits sexes
Saint Eustache : malpropres (ça, une tarte dans la nuque)
Saint Félix : étudiant à Polytechnique
Saint Florent : dégueuleurs
Saint Gengoult : agueusiques
Saint Gervais (ou Hilaire) : flâneurs
Saint Henri : humoristes
Saint Ildevert : insulaires écolos
Saint Jérôme : alcolos
Saint Louis : audioprothésistes
Saint Luc : amateurs de contrepets (cf. Jean-Luc)
Sainte Madeleine : maison du tricot
Sainte Marguerite : plantons dégoûtés (très fin)
Saint Mathias : buveurs de café (moins fin)
Saint Mayeu : tiques
Saint Médard (ou Sainte Véronique) : nymphomanes et obsédés sexuels de tous poils
Sainte Mélanie : buveurs de pastis
Saint Onésiphore : compétiteurs sportifs
Saint Philippe : bouches ouvertes
Saint Rémy : musiciens
Saint Samson : musiciens sourds
Saint Sébastien : fabricants de collants
Saint Urbain : travailleurs
Saint Vincent : gens hésitants.

Malgré un certain nombre d'à-peu-près, je vous ai épargné le pire, comme Saint Sulpice de tantale ou saint Thibault comme un camion.
Je tiens à vous signaler que tous ces saints authentiques sont tirés du calendrier grégorien.

*

SOUDOMIS

Qui aime bien chaspe bien.
Dans bure de moine toutes burettes ne sont pas bénites.
Chatte échaudée craint les chandelles.
Là où moine trique moinillon pelote.
Le diable niche dans un décolleté ouvert.
Il faut enfourner le michon tant que le four est chaud.

*

Don Quichotte de la Manche.
Don qui shoote de la manche : Maradona.
Don qui shoote du manche : Casanova.

*

Vitrier : la vitre y est ?

*

Dans le Midi, de quelqu'un qui n'arrête pas de pinailler ou d'intellectualiser à tout bout de champ on dit que c'est un pignoleur, un type qui veut faire entrer des pépins de raisin dans un cul de moustique.

*

Il y a un proverbe que j'adore inverser, c'est MIEL A LA BOUCHE, DARD A LA QUEUE. Réfléchissez, réfléchissez…

*

J'apprécie le théâtre de l'absurde; quand j'en ai l'occasion je becquète Beckett.

*

GEOGRAPHIE AMUSANTE

J'aime...

...un bon vin des Charentes, ceux qui l'ont en goût l'aiment
...un bon vin des Corbières servi d'autorité, gratuit, parce que l'audois est à l'oeil*
...un bon vin de Bellet après le pastis, car on s'y rôde à Nice
...un bon vin d'Orange, c'est un beau zest !
...le chant nasal de l'ardennais
...bien Béziers le samedi soir
...qu'un beau sue à Cambrai*
...m'incruster à Vatan
...plutôt Verdun que Le Blanc d'eux.

*

Deux perles radiophoniques, pêchées entre le pouce et l'index, dont je me suis délecté sans vergogne; saviez-vous qu'une femme qui perd sa virginité voit se déchirer son yémen et que dans certaines philosophies érotiques on pratique des massages yaourvédiques? Authentique.

*

Ma vie est une mer de jeux de mots où les mots sont souvent amers; j'eus et j'ai des mots, jus et jets de mots : avec eux palpite la vie. Il y a parfois plus de vérité dans un calembour, une fleur ou un verre de Saint-Amour que dans les circuits imprimés de mon ordinateur.

*

Des lobbies partout. Le lobby vise le plus souvent à maintenir des états de fait, des rentes industrielles, des droits d'empoisonner et de massacrer la planète…

Quand j'entends le mot LOBBY je ne peux pas m'empêcher de penser à un autre qui, dans le midi, désigne le sexe masculin, le ZOBI, avec un accent tonique sur le O –à Nice les petits disaient aussi le BICOU- et le verbe ZOBER signifie bien (Dieu me pardonne ces grossièretés que je n'emploie qu'à des fins lexicales) posséder, mettre dedans, enfler, entuber, enc…

Je propose donc de franciser lobbying en zobiing: l'effet sera le même mais, au moins, ce sera « à la française ».
On pourrait donc dire: « Il pratique un zobiing effréné. »

*

Lecteur, toi qui te fais aussi rare que la perdrix dans nos collines provençales, dis-toi bien qu'en ouvrant ce livre tu as mis le pied dans un marécage intellectuel et verbal.

Comme c'est un mélange -immonde- j'avais pensé l'appeler MISCELLANEES, mais ce mot me rendait fou, surexcitait mon esprit, alors j'ai laissé tomber ce titre de peur de succomber à une calembourite aiguë. Vous êtes sceptique ? Bien… Tant pis pour vous.

Miscellanées !

Miss !… et l'année ? [*peut-être miss France 1921*]

Missel à nez… [*édition souple pour curé qui fait sa sieste et veut se protéger du soleil*]

Mi-sel Anne est… [*cette charmante jeune fille est amatrice de beurre salé*]

Mis selle ânée… [*où il m'est arrivé de bâter un âne*]

*

La babouche est le gant du pied.

*

Le persifleur c'est un serpent siffleur.

*

Un larynx de chien c'est un tuyau des jappements.

*



Mauvaises langues, lames de rasoirs.

Le menteur croit que tout le monde ment, l'imbécile que tout le monde est con.

Tout s'use, sauf bêtise et méchanceté.

La jalousie démange plus qu'un grain de sable dans l'œil.

Instruire un jobastron c'est comme soigner un mort.

Le sac des désirs est sans fond.

Des figues d'autrui on fait bonnes tartes.

LAPSUS (I) VACHARDS

Veuillez agréer, Monsieur, l'excrétion de mes ressentiments distingués...

Mesdames et messieurs, je tiens à remerchier celui qui a onanisé cette manifestation et je vous demande de l'appauvrir à tout rompre...

*

Jeu de mots pour érudits (et Rudi, peut-être !): DE LA VIEILLESSE - un livre à lire avant de prendre sa retraite- est attribué à Cicéron mais alors, pourquoi l'aveu du titre latin DE SENEQUE TOUT EST ?

*

Hier, chez ma crémière, j'ai chuté par mégarde dans sa grande jatte, mais je ne l'ai pas abîmée.

*

J'AIMERAIS…

Récolter les épis fanés à l'Epiphanie

Cuisiner un cou de girafe avec des clous de girofle

Toucher des seins très saillants tressaillant

Aider un infirme infime

Ecrire un gros texte grotesque

Figurer sur un timbre, pour une postérité de la poste héritée

Etre couvé dans un couvent

Combattre le service des sévices de ses vices

Amender et émonder ce monde immonde

Envoyer un beau colis de brocolis à un gros coolie

Eviter les patauds pathos même pour des hépatites épatantes ou des pépies patentes

Ne pas jeter l'opprobre sur l'eau propre

M'exprimer laconiquement là comiquement.

*

SOUDOMIS

Si les cons caguaient des haches ils se fendraient le cul.

Dans les petits sacs sont les pierres fines et dans les petits slips…

A laides chattes beaux minous.

Qui mal pétrit mal enfourne.

*

*L*armes,

*A*larmes de l'âme,

*L*ames infâmes,

*O*u armes de femmes ?

*

La vache à lait va chialer sur le châlit d'un chalet.

*

PROVERBES NICHOIS

On n'a jamais vu deux favouilles dans le même trou. (favouilles : crabes)

Bel escarpin finit savate.

Tout l'or du monde sort de la boue.

Avec la laine d'autrui on fait de fameux tricots.

Cent baisers ne préparent pas le fricot.

Petit piment fait plus d'effet que grand poivron.

Si tu veux comprendre commence par éprouver.

*

J'ai joué « Johnny be good » sur ma big fender –et je nie big oud- à des bigoudens en bigoudis.

*

SOUDOMIS

En bonnes mains courte dague devient longue.

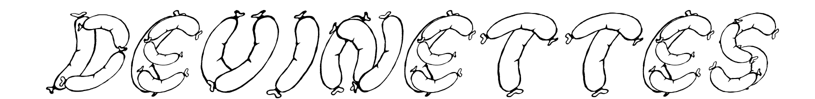
Jeune géline régale la pine, mais vieille galline fait bonne cuisine.

Qui a du foin au cul a peur du feu.

A chaque con qui meurt les héritiers sont foule.

Beau cul ne connaît pas friche.

*



Question : quel rapport y a-t-il entre un casse-burnes qui vous conteste tout et un mari volage ?

Réponse : ce sont deux pinailleurs.

Question: si une fille en moto fait une roue arrière et m'envoie son pneu sur le pif, que m'arrive-t-il ?

Réponse: la motarde me monte au nez.

Question: une femme apache creuse une vaste cavité pour y stocker des peaux et des pots ; cette cavité c'est …

Réponse: la grotte de la squaw.

Question: quel est le rapport entre une péripatéticienne qui pratique une stimulation manuelle et un maire qui inaugure un Musée d'Art Moderne ?

Réponse: ce sont deux opérations de prestige.

Question: je mange un plat d'encornets saupoudrés de paprika ; si j'en pique un avec ma fourchette, je vais dévorer…

Réponse: le petit chipiron rouge.

Question: quel rapprochement peut-on établir entre un législateur et un pâté de lapin ?

Réponse: les deux entérinent.

Question: même chose pour un type qui flâne beaucoup avant de rentrer à la maison et un appareil de sport domestique…

Réponse: un homme traîneur.

Question: rapport entre un taiseux dont on peut penser qu'il acquiesce et un volubile à l'haleine pas fraîche…

Réponse: qui ne dit mot consent.

Question: un voleur qui restitue à un photographe son rolleiflex et un footballeur qui tacle celui qui vient de le tacler, quoi de commun ?

Réponse: il lui rend l'appareil.

Question: rapport entre des flocons d'avoine qu'on mange pour tromper sa faim et des braves types comme Landru, Jack l'éventreur ou le docteur Petiot ?

Réponse: des céréales qui leurrent.

Question: différence entre le petit train qui conduit au sommet du Puy de Dôme et un décolleté plongeant ?

Réponse: aucune, ce sont les panoramiques des dômes.

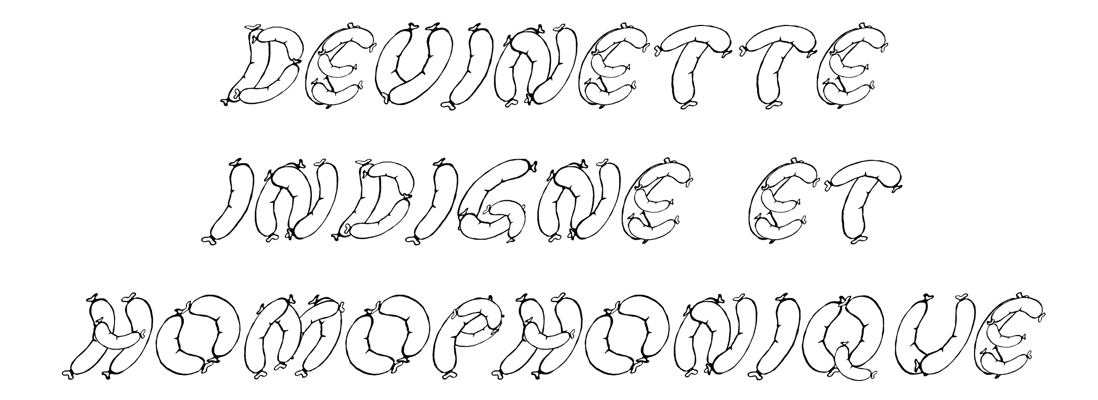
Question: différence entre l'appendice nasal de Cyrano de Bergerac et Nicolas Hulot tombé dans une fosse à purin ?

Réponse: aucune, il y a toujours un nez colossal.

*

Perle d'un journaliste à propos du film GATSBY LE MAGNIFIQUE : «l'auteur du roman culte, Scott Fitzgerald Kennedy…»: la vie est cruelle. Je lui suggère un autre lapsus linguae, à la limite du pataquès: pour MORT A VENISE de Thomas Mann, parler de MORAVAGINE, œuvre de Blaise Cendrars, à ne pas confondre avec MORT AUX VAGINS! de Baise Sansdraps, comme aurait écrit le regretté Frédéric Dard.

*



1- Petit blond déluré faisant les quatre-cents coups.

2- Petit brun d'une beurette* taillé en ticket de métro et tirant les quatre cents coups.

Réponses, que je vous présente à regret :

1- bibi fricotin.

2- frifri bicotin.

**et non pas petit beurre d'une brunette.*

*

Parfois je trouve l'e-monde immonde.

*

Un nouveau contraceptif efficace à 100% ; son nom : le tekziozerol.

*

PROVERBES NICHOIS

Misère meurt affamée, richesse d'indigestion.

On ne baise pas bouche qui pue.

Mot aigre pique au cœur.

Pour cœur vrai, bijou ne vaut pas bisou.

Homme qui se noie s'accroche à une toile d'araignée.

Il n'est si beau fruit qui ne pourrisse s'il n'est mangé.

Babouin qui grimpe montre son cul.

PETITES ANNONCES.

Technicien électronique avec belle acné dorsale cherche JF qui aime presser les boutons.

Au cœur de ma nuit sentimentale, qui sera ma femme-flamme pour me redonner la lumière ?

Homme aux goûts simples, physique rassurant et rustique, grandes mains affectueuses, cherche femme solide, passionnée de nature. Adresse : P. Lafleur, cabane du Glacier, Lemont, CANADA.

Monsieur, 65 ans, tempes et compte très argentés, cherche JF style actrice sensuelle, pour relation en quelques épisodes.

Nota bene : 1 « Un cœur d'homme dans un corps d'enfant » : nous présentons nos excuses aux lectrices naines qui nous ont écrit. Il fallait évidemment lire « Un cœur d'enfant dans un corps d'homme ».2 A la suite d'une erreur typographique on pouvait lire « J'ai un grand c... très ouvert où ta place est réservée, mon futur mari. » Les points de

suspension n'avaient pas lieu d'être et il fallait lire « J'ai un grand cœur… » Il n'y aura pas de réponse à certaines lettres.

*

Moment de poésie pure : ô macho marseillais, tu cajoles la cagole mais pas le cageot cajun !

*

Comme dit la morue quand elle est cuite –avé l'assent- : « Il faut que j'aille au lit ! »

*

SOUDOMIS

A intello chiasseux pensée de merde.

Toute pouliche appartient à qui sait la monter.

Si tu montres ton cul, que te reste-t-il à montrer ?

Qui pète contre le mistral emboucane le futal.

*

CALEMBOURS BŒUFS (ou vaseux, ou à peu près)

La cavalière a dit une bêtise : l'écuyère a gaffé.

Les plus gentils des Bayonnais : les gens bons de Bayonne.

Pour les moches qui font tapisserie au dancing : le bal des rebutantes.

Rêver de Bamako, mais seulement à la maison : au nid soit qui Mali pense.

La petite fille de Côte d'or met du temps à montrer ses sentiments, ne serait-ce que par une grimace : la môme tarde, de Dijon (la moutarde de Dijon est un peu éculé).

*

En nettoyant l'appartement d'un oncle décédé j'ai trouvé un petit livre qui servait à caler un chiffonnier ; des pages avaient été arrachées pour régler l'épaisseur de la cale. C'était un exemplaire d'un ouvrage, sans doute disparu, d'un ethnolinguiste belge, Ferdinand Koudekeu (Moucron 1835- Louvain 1920), un plaisant opuscule,



Déguisé en touriste (short colonial, chemise du même tonneau, chaussettes grises dans les sandales) il a arpenté la côte, de Carry-le-Rouet à Menton, glanant en gastronome des mots, des termes et des expressions pittoresques.

Si vous êtes sages je vous lâcherai quelques unes de ces perles.

__PITE__ : ce que le naturel du midi entend par ce mot est l'action de mordre, pour un poisson s'entend. Mais le terme peut s'étendre à la notion de pêche en général.

- *Oh, Doumé, on va à la pite ce soir ?*

Par extension avoir une pite c'est avoir une touche, au propre (1) comme au figuré (2).

(1) Hier soir ça ne mordait pas : on n'a pas eu une pite !

(2) J'ai l'impression que j'ai une pite avec la petite de la boulangerie… T'as vu ses miches !

Nota bene : ce terme est l'occasion, pour les sudistes facétieux, d'une contrepèterie dont ils se délectent (avec les jeunes filles surtout)

- *Oh, Babette, tu aimes la pite du bord ?*

PITER : ce verbe, outre tous les sens relevant de l'article ci-dessus, signifie se laisser leurrer, embarquer, réagir au quart de tour. Ainsi quelqu'un qui feint d'administrer un soufflet à un ami –et si celui-ci d'un geste incontrôlé fait mine de l'esquiver et se jette en arrière- pourra lui dire

- *Oh, Doumé, t'as vu comme tu as pité !*

PITATILE : expression dialectale, issue de la région londaise, qui signifie « favorable à la pêche ». Les autochtones parlent d'un temps pitatile, voire pro-pitatile, ou d'une esque (esche, appât) pitatile comme le mouron ou le bibi.

*

Merci à Alix Renaud d'avoir inventé le POMPION pour désigner ces termes qui naissent sous la langue pâteuse ou qui fourche, dans la précipitation ou la négligence. Formules qui demandent parfois traduction: Toucécel qui ont oublentré = Tous ceux et celles qui ont oublié d'entrer.

Le pompion volontaire et littéraire constitue un mot-valise : adoléchiant, adulescent, bobo, jusqu'au pianocktail de Vian ou aux proèmes de Ponge.

Lycéen, je les appelais des mots emboutis.

*

Dans ce monde érotisé nous sommes sans cesse éro-teesé.

*

AVEC DES SI, ON FAIT QUOI…

Un si : ni fiant, né ration.

Deux si, deux la : le début d'une ballade ou d'une fugue.

Trois scies : rengaine de trot attelé et trop à la télé.

Quat' si : l'opéra de (Brecht dans le mur de Berlin)

Cinq si : il est canonisé.

Six si : l'impératrice ou non-insistance en danger.

Sept si : c'est mi

Huit si : y est… de justice.

Neuf si : si neufs, ou un œuf sis là, si las, s'il l'a, Sylla (Charibde en)

Dix si : peu.

Ici –je me retiens, mais…- s'achève votre calvaire. Si, si.

*

Qu'était le duc de Joyeuse pour Henri III ? A la fois son beau biquet et son bilboquet.

*

A une salle de shoot je préfèrerais, de loin, mon soûl de…

*

Jeunes filles en fleurs qui promettent de devenir des beautés… que croissent les corps beaux !

Vol de choucas qui se rassemblent au couchant avant de nicher dans les arbres… que croassent les corbeaux ?

*



de Ferdinand Koudekeu

ENSUQUE : les autochtones s'apostrophent volontiers à l'aide de ce vocable à double sens.

1-Vaseux, somnolent,

« Je connais trois choses qui m'ensuquent : le soleil, le rosé pas frais, les discours d'un ministre des Finances. »

2-Imbécile, crétin, jobastre, fatigué du bulbe, fondu.

« Pêcher la bogue merdassière avec des mourons ! Mon pauvre, tu es complètement ensuqué ! »

N.B. : Le terme, utilisé seul comme injure, se prononce avec l'accent tonique sur le « u ». EnsUqué !

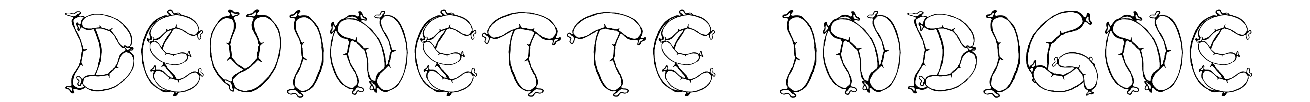
ENSUQUER : le verbe ne s'utilise que dans le sens premier.

« L'ennui, ça ensuque. » in Petit précis de philosophie londaise, de Baccigaloupi. »

*

Cougars : vieilles souris qui aiment le fromage frais.

*



Dans les années où ils furent contemporains, quel était le rapport entre Jean Cocteau et Jean-Marie Le Pen ?

Réponse : une contrepèterie. Jean-Marie Le Pen et Jean Marais le…

*



Fruit hâtif s’abîme vite.

Trop de sexe : après le goût le dégoût.

On ne met par du chablis dans une gourde percée.

Celui qui commence par lécher peut finir par mordre.

Qui vit de rêves mange la brume.

Serre la main de l’usurier mais compte tes doigts.

Un sage ne donne ni armes à un fada, ni pouvoir à un médiocre.

Un jobastre c’est celui qui cogne à l’huis d’un sourd et s’étonne de rester à la porte.

Homme chaste est vieux ou sans femmes.

Dans la vie tout est urgent, sauf payer et mourir. (Disait ma mémé)

*

JE ME MEFIE…

… d'un gros médecin qui fume.

… d'un coiffeur chauve.

… d'un boucher végétarien.

… d'une compèt' en double avec un rameur manchot

… d'un catcheur agrégé et vice-versa

… d'un proctologue aveugle

… d'un politicien qui commence par « à dire vrai »

… d'un électricien qui arrive en courant

… d'un charcutier squelettique

… d'un imbécile malheureux

… d'un militaire poète qui aime Mallarmé (excellente celle-là)

… d'un ophtalmo qui louche, notamment sur les seins de ma femme

… d'un notaire qui déteste les cravates

… d'une transat en double avec un navigateur à voile et à vapeur

… d'une femme qui me dit qu'elle a connu un sommelier avec la queue en tire-bouchon

… d'une trachéotomie par un médecin parkinsonien

… de ma dentiste quand elle me dit « vous risquez d'avoir mal ».

*

Il veille au grain : il épie deux maïs.

*

Un couteau c'est un fer à dessouder.

*

JE PREFERE…

Le doux des couleurs aux coups (coût) des douleurs

Le vendéen au rot des autres [ah, merde, on dit rodézien !]

Les races sûres : ça rassure

Une fausse sceptique à une bouche des goûts (même moi je ne suis pas sûr de la comprendre, celle-là)

Une main de femme qui m'emprisonne à une qui m'empoisonne, c'est-à-dire, le teste-amant au testament.

*

Reprochez-moi ma ludonymie obsessionnelle ! Même Louise de Vilmorin, femme délicate s'il en fut, s'y abandonna, admirablement :

« Je t'enlacerai,

Tu t'en lasseras. »

*

Marcel Proust écrivant sur son lit de phtisique et corrigeant une page : l'alité rature.

*

Un jour, en regardant « le penseur » de Rodin, j'ai pensé… il réfléchie.

*



Il y en a qui bouchent les trous de souris avec un morceau de gruyère.

Le malchanceux meurt d'un coup de pied de mouche.

Chat en chasse ne miaule pas.

Viser trop longtemps tue l'œil.

A qui veut moucher la girafe on dit : « Atteins d'abord son nez ! »

Chaque filet d'eau a son chemin, chaque homme a son destin.

*

Le monde est une gousse d'ail : plus il vieillit, plus le bon s'enfouit sous les couches de peau sèche.

*

GEOGRAPHIE AMUSANTE

J'AI TROUVÉ ...

...un trousseau à Saclay

...un appartement à vendre à Loué, et un à louer à Vendres ; du coup j'ai hésité

...à Carcassonne, des œufs d'oie audois

...l'AA pas à Bombay, ni à Valançay, ou chez Dédé, euh... euh... mais je n'ai pas perdu le Nord, ni le sens des notations.

*

L'homo SAPIENS : faut être *gonflé*, quand même ! L'homme qui sait, qui est sage ? Quand je nous regarde, d'un côté la masse des moutons anesthésiés et de l'autre les petits troupeaux de crabes malfaisants et manipulateurs, je me sens l'âme d'un petit Buffon –non, je n'ai pas oublié le O après le B. Je propose de rebaptiser homo sapiens : pour les moutons endormis homo çapionce, pour les vilains crabes homo çapince.

*



de Ferdinand Koudekeu

<u>*CHASPER*</u> : si le méridional aperçoit une « petite » maigrelette, avec les fesses comme deux pommes de fond de cageot et la poitrine d'une otarie, il fera remarquer :

« Peuchère, comme elle est maigre ! Il n'y a rien à chasper. »

Il accompagne parfois cette déclaration d'un mouvement au moyen duquel il ouvre et ferme ses mains ; d'où nous pouvons conclure que chasper est un synonyme de brasser, pétrir, voire de peloter.

« Oh, couillon, si j'étais le copain de Barbara Henderson, je passerais des heures à la chasper ! »

*

Si en forgeant on devient forgeron,

Alors en baillant on devient un bâillon,

En aillant on devient un haillon,

En rognant on devient un rognon,

Et en limant on devient limaçon.

*

Rencontre cocasse d'homophones -pour les homophobes c'est la porte à côté- : soûlot et sous l'eau.

*

Neuf

Qu'a de particulier ce mot ? C'est un neuf mot laid.

*

Jeune maîtresse d'un vieil écrivain : avaloir des à-valoir.

*

Il a consommé un amour périmé : il est mort de botulisme érotique.

*

Qu'est-ce que la vieillesse ? Un défaut de jeunesse, de ceux qu'on ne répare pas.

*

Une bimbo blonde aux jambes immenses, à la taille de guêpe et à la poitrine avantageuse tue son mari, Rick, en l'empoisonnant. Avec quoi ?

Barbiturique, évidemment.

*

Elle rata son rata, c'est pourquoi je décidai de roter son rôti, de railler ses radis, de rigoler de son riz au lait et de raquer son raki.

*

Je viens de réaliser que je suis atteint de dégénérescence motculaire, maladie qui provoque une illusion d'optique : en lisant en mot j'en vois un autre.

Je ne peux pas ouvrir un livre ou une revue sans lire double. Ainsi, dans une même page j'ai fourché deux fois, apercevant "page spermaculture" au lieu de stage permaculture, "cachot de la peste" au lieu de cachet de la poste.

J'envisage sérieusement de me faire soigner.

*

En corrigeant cette partie du livre je me suis demandé si je n'aurais pas dû prendre un pseudo… Le Goncourt pour mes autres bouquins, c'est mort !

PENSEES DE CHIOTTE

Je réclame le droit à la dérision constructive.

*

On peut tout me dire : que mes idées ne valent pas un clou, que j'écris comme une merde, que je ne comprends rien à la littérature, au métier de l'écriture, mais on n'a pas le droit de me dire que j'ai du talent après ma mort.

Rien que d'y penser, ça me détruit, ça me ruine, ça m'escagasse.

*

La santé, quelle plaie ! Je n'ai pas envie de passer ma vie à m'inquiéter de la perdre.

*

« Comment appeler un roman écrit et non publié ? » me dis-je en regardant le paquet-poste dans lequel git mon premier ouvrage... Un livre mort-né, un bouquin ectoplasme, un résidu de fausse-couche

littéraire, un volume avorton, un ex-futur ouvrage, une oeuvre caguée dans l'oeuf, un poids de moins pour l'humanité et la TGB ?

*

Je ne laisse pas aux autres le soin d'analyser mes défauts ; je les connais comme si je m'étais fait. C'est pour cela que je n'aime pas qu'on me les dise.

*

Une vie d'homme à l'échelle de l'univers : l'éclaboussure d'un insecte sur un pare-brise.

*

Je lis un article : il est question de Freud. Ça m'excite, mes idées partent dans tous les sens, je me sens intelligent… Tout à coup une odeur de magret confit : c'est fini.

*

J'aime les cathédrales. On s'assied, on déambule, on s'imprègne. On laisse glisser les émotions. Issoire, Brioude.

A La Chaise-Dieu, déjà, l'atmosphère est polluée. A Saint-Nectaire on étouffe.

C'est l'architecture sacrée à la hussarde : les bus déversent leurs hordes, les files implacables se forment, vous enferment comme dans un moule, vous portent sans rémission de l'entrée à l'issue.
J'ai toujours la sensation d'être un suppositoire dans un boyau.

*

L'homme se prend pour le nombril de l'univers ; il n'en est que l'anus. La preuve : il pollue tout.

*

Il y a des jours où on est sec comme un centenaire ; un jour pour fermer sa gueule et son stylo.

*

Nous avons préféré être chienchien à sa mémère de banlieue que loup dans les steppes.

*

On passe sa vie à mettre de l'ordre dans ses affaires ; ses comptes, son courrier, ses placards, ses armoires, ses tiroirs, son atelier, son garage. Prenez la vie d'une assiette : placard- table- évier- égouttoir, placard-table-évier…

Pour l'ultime rangement, on nous dispose dans un coffre de bois ou - en plus poussiéreux - dans une urne : enfin en ordre !

*

Les philosophes appellent cela l'entropie, moi j'appelle ça les emmerdements du propriétaire. A peine finie, une maison passe son temps à s'user. Dès qu'on répare une chose une autre se déglingue et si, comme moi, on est un lent du bricolage, on n'a pas achevé une réparation qu'il faut envisager la suivante.

L'illusion c'est de croire qu'on est tranquille pour un moment.

Quelquefois on envisage l'avenir comme une marée de coups de truelle, d'énervements sur les tournevis et les clés à molette, de dérapage de pinces, de fusibles qui pètent, de joints qui fuient, …

*

Que les lâches sont courageux ! Violer des femmes, les égorger avec les enfants, torturer et massacrer les hommes désarmés. Algérie, Kosovo, Rwanda,... Vous verrez que nous fêterons le XXIIème siècle à coups de rasoir et de fusil dans certaines provinces de notre sympathique petit monde.

Les nazillons potentiels sont partout ; je connais leurs drapeaux : race, ethnie, frontière, idéologie, religion.

Et quand on violé une femme à trois ou quatre, ouvert la gorge d'un gosse, on arrive à se regarder dans la glace sans vomir ?

*

Le soleil disparaît sur les champs de vignes. Le froid devient mordant. Un coup de sécateur. La silhouette des ceps taillés me fait penser aux chandeliers juifs.

Est-il possible qu'un jour ce geste soit accompli par une machine ? Encore un bout d'humanité qui foutra le camp.

Qu'est-ce que l'ingénieur qui concevrait une tailleuse, le technocrate qui fixerait une hauteur légale du cep et le citadin qui boirait son vin calibré, peuvent savoir de la jouissance de ce travail ingrat dans lequel on se sent encore une dimension ?

*

Pour moi, se mettre de côté des mots d'esprit ou de bonnes petites vannes c'est comme ranger un boulon pour s'en servir plus tard. Au moment où j'en ai besoin, je ne le retrouve pas et j'utilise le premier bidule venu.

*

Fondamentalistes, puritains, intégristes : ça pue la frustration.

*

Un jour ma femme m'a dit : « *Je suis une petite crotte* ». Sic. Elle n'est pas la seule.

*

Pilonnage des médias : exténuation des sentiments.

*

Les téléphones portables : nous suivront-ils dans l'au-delà ? Pourvu que non.

*

Que quelque part notre corps sente les prémices d'une maladie et notre physique prend le dessus sur tout : la pensée se défait et s'affole sous les coups de boutoir de l'inquiétude, la lucidité s'étiole, les forces vacillent sans avoir réellement diminué.

Mais nous avons raison de nous inquiéter parce que des ombres collent à nos basques : embolie, rupture d'anévrisme, crise cardiaque, pancréatite aiguë, ... on peut égrener ce chapelet assassin qui nous rappelle obstinément que nous ne pesons pas plus lourd qu'une fiente de moustique.

*

Vers la vingtaine j'ai rencontré trois humains formidables : Rachel Carson, Jean Dorst, René Dumont. Je ne m'en suis jamais remis, Dieu merci.

Tout ce que nous vivons au XXIème siècle est dans leurs livres. Depuis près de quarante ans l'humanité se joue la parabole des trois singes.

Je me demande si nous sommes encore en mesure de choisir notre destin.

*

Si une de ces maladies de merde prend la fantaisie de me bouffer, ne me laissez pas finir à petit feu dans un lit d'hôpital ou d'ailleurs ; collez-moi dans un kayak, attachez-moi une pagaie aux mains, un jour de grand mistral, et envoyez-moi crever dignement.

*

On aimerait être le plus intelligent, le plus subtil, le plus intègre, le plus sympathique, mais ça ne marche pas. Quels que soient nos efforts et nos dispositions, nous voyons bien nos petites mesquineries, nos modestes bassesses, nos furtifs renoncements.

Alors on essaye de corriger ses imperfections, on les recrépit d'une couche de bonne volonté que le temps écaille et que la lassitude lézarde.

On n'est pas le mauvais bougre, plutôt pas mal même pour un homme ordinaire, mais on traîne toute sa vie ce sentiment d'inachèvement.

*

Le tourisme comme les WC : laisser les lieux dans l'état où on les a trouvés.

*

Rêve de prof : une semaine de carnaval, du vrai, du délirant. Porter un masque d'enseignant -qui croirait à un prof sous un masque de prof - et être libre d'engueuler les parents chiants, de filer des tartes aux merdeux mal éduqués, d'envoyer péter certains collègues et de péter dans la salle des profs, de pisser sur un paquet de deux cents copies, de faire un bras ou un doigt à l'arrivée de l'inspecteur, de se torcher avec un bulletin de salaire.

Ce n'est qu'un rêve, mais ça fait un bien !

*

Quand je mourrai, je me manquerai.

*

Eté. La chaleur fond tout : le goudron, ma volonté, mon cerveau.

Eté. Epoque où les dessous de bras deviennent corrosifs.

Eté. Prison d'air en feu. Les cigales éreintent les oreilles.

*

Tailler les vignes en plein hiver, en plein mistral ; le vent vous dilate autant qu'il vous rétrécit.

Les vrombissements de la forêt de pins, à côté du champ, me transporte au bord de la mer. Dans les rafales les plus violentes l'air devient une sorte de prison invisible.

*

Il y a plus de dix ans, je me posais la question : la cinquantaine, où en est-on de sa vie ? Encore un peu jeune, déjà vieux. Aujourd'hui soixante ans passés : je serai bientôt fixé pour la vieillesse.

*

Le tourisme est à l'affût de toute originalité et, parfois, nous lui offrons un de ces lieux secrets dont la beauté ne tient qu'au mystère ; il sera alors, immanquablement, profané.

Cela commence, d'ordinaire, par des aménagements : panneaux, chemin goudronné, parking… Ensuite viennent les visiteurs qui, au mieux, consomment l'endroit vite fait, au pire, marquent leur passage par quelques déchets, quelques déprédations.

Sans même le vouloir, le tourisme abîme ce qu'il veut montrer.

*

Une pensée géniale, d'une force inouïe : vite, un bout de papier. Huit jours plus tard : merde, j'ai perdu le papier !

*

La mort ? Je ne crois pas en avoir plus peur que les autres.
J'espère faire bonne figure quand elle viendra, mais comment savoir…
J'aurai le trac - je l'ai déjà en pensant à elle - mais j'aimerais que ce soit à la façon de cette angoisse lumineuse et dynamique qui me tordait les boyaux au départ d'une compétition.

*

Parfois j'attrape une feuille, mon crayon et…rien !
Comme certaines envies de pisser ; une fois au-dessus de la cuvette, c'est le néant. Au mieux deux ou trois gouttes, presque sèches. Deux, trois lignes. Deux fois rien à lire.

*

Il y a des gens qui font des roulades, des roucoulades, des rodomontades pour qu'on croie ou pour qu'on dise qu'ils ont du génie.
J'ai mis plus de cinquante ans pour me dire que j'ai une petite tache de talent et que cela, finalement, n'a pas grande importance.

*

J'aime la montagne comme la mer : elles épurent, elles nous grandissent parce qu'elles exigent l'effort et le respect. Elles nous obligent à donner le meilleur de nous-mêmes, à laisser le sac à problèmes et la besace à faux-semblants à la maison.

*

Matin très froid. Avant que le soleil ne le touche, le feuillage des oliviers est d'argent. Plus loin, le vert des pins paraît sale.

Ce qui me ferait suer c'est qu'après avoir écrit dix ou douze romans, je claque sans demander mon reste et qu'on m'aime post-mortem.

*

« Un sacré coup de vieux. »

C'est le mot *coup* qui me plaît. On a l'habitude de voir dans le miroir cette tête qui blanchit, se plisse, s'empâte. Mais un jour, une photo, une vidéo pose sur nous un regard mortel.
C'est moi ce vieux !
La gifle à toute volée, le maître soufflet, la baffe maousse, la torgnolle monstrueuse.
Oui, la vieillesse frappe sec.

*

Dans ma maison d'Auvergne un ver gratte dans le plancher, comme une idée noire dans un crâne.

*

Nice, ma ville, aimée et détestée, vieille pute fardée comme un carnaval, toujours à faire des passes à cette vieillarderie friquée.

*

Que suis-je de plus que ce chat que j'ai vu un matin, écrasé, au bord de la route ? Que restera-t-il de moi ?

Une ombre, quelques mots sur des registres jaunis, des disquettes usées ; si j'avais réussi, quelques lignes dans un livre spécialisé, et, avec la célébrité, quelques lignes dans un dictionnaire.

Même dans ce cas il ne demeure rien de plus qu'une abstraction : deux dates, trois adjectifs, quelques titres ne disent pas l'homme, celui qui a aimé, senti, transpiré, failli, hurlé sa colère, souffert.

Alors, moi !

Juste un petit chat noir sur le bord de la route, tout plat.

*

Je pense à « *L'homme à la cervelle d'or* » ; je ne suis pas fou de la narration de Daudet, mais l'idée me plaît. Le héros sait qu'il dilapide sa richesse intérieure, qu'au bout il n'y aura que la destruction ; et pourtant, il gratte, il gratte.

Il y a un minerai que nous épuisons : c'est la richesse culturelle des vieux peuples. Avec quelle âpreté nous nous jetons sur ces vestiges séculaires pour les vampiriser.

C'est le paradoxe de Levi-Strauss : l'ethnologue contribue à détruire ce qu'il étudie, comme une fresque rupestre qu'un archéologue expose à la lumière.

Quand nous aurons pompé tout l'or cérébral de la planète, serons-nous capables de recréer cette richesse ou entrerons-nous dans l'ère du néant mondialisé ? !

*

La littérature c'est comme la boxe : on ne devient pas un grand écrivain sans une sorte de rage vitale de l'écriture.

Encore un truc que je n'ai pas.

*

Il y a des gens qui ont de la merde dans la tête et quand ils parlent c'est comme s'ils pétaient et chiaient (mon chéri, tu es vulgaire !).

*

Le visage que je vois dans le miroir- la peau labourée par une implacable et microscopique charrue, les cheveux qui grisonnent sans retour, les cernes qu'aucun sommeil ni repos ne peut effacer-, est-ce encore le mien ?

Il me dit que je suis entré dans cette zone gris-rose où chaque jour est un combat ; on gagne du temps, pas la bataille.

*

Peut-être que je n'écrirai jamais un livre à succès mais quelle importance ? De toute façon je ne serai jamais un écrivain normal tant que je préfèrerai une journée de surf à une séance d'écriture, une partie de pêche à quatre pages couchées sur le papier.

Sportif et romancier, est-ce compatible ?

*

Projet : un dictionnaire des sciences inexactes.
A moins que ce ne soit déjà fait.
On ne peut pas tout savoir, ni tout lire. C'est un complexe d'étudiant dont je me suis débarrassé, péniblement. Maintenant je m'en fous. De toute façon, tout a été dit, tout a été écrit.

*

L'été, lever à cinq heures pour une pêche au petit matin ; avec la chaleur monte le coup de barre.

Pendant le repas la fatigue m'aspire le cerveau. Sieste. Je fonds dans le sommeil comme un sucre dans le café. Une heure sans interruption.

Le réveil est un bonheur.

*

Quand j'aurai bu la tasse, repêchez-moi pour exécuter mes dernières volontés : après incinération, déposez mes cendres dans mon jardin auvergnat et plantez-y une pousse d'un végétal millénaire ; je n'y veux, pour compagnie, que celles de mes proches qui voudront bien me rejoindre.

A ceux de mes contemporains et de mes descendants qui viendraient visiter ce rustique mémorial, je demanderai de ne pas se faire un visage de figue molle mais de m'adresser un bon mot et, pour les plus hardis, un pet : il se pourrait que j'en rie encore.

*

Notre monde aurait des relents de moisissure, de pourriture et de fiente ? Allons donc.

Ça vous prend aux tripes ? Mais, Monsieur, votre vomissure n'est qu'un tout petit dégueulis.

Si encore vous étiez écrivain.

*

Il faut que je perce l'abcès, que je cure l'ulcère qui me ronge. Je suis, depuis l'âge de dix-neuf ans, naturophile, ce que l'on appelle aujourd'hui un écologiste. Je crois que j'ai contracté ce virus en lisant LE PRINTEMPS SILENCIEUX de Rachel Carson et en regardant René Dumont à la télé, pendant sa campagne électorale. C'est une maladie incurable.

*

On peut aimer, respecter, admirer un être humain, mais je ne comprends pas qu'on puisse en faire une idole.

Je n'aime pas plus qu'on salisse –souvent par médiocrité- les modèles des années passées ; si imparfaits soient-ils nous avons besoin d'eux.

Seuls les salauds qui se sont déguisés en héros méritent d'être déboulonnés.

*

Il faudrait pouvoir étriper, écarteler certains mots : dégraissage, aménagement touristique, compression de personnel, D.R.H., délocalisation, développement durable (réfléchissez bien au sens de ce mot appliqué à l'environnement).

*

1915 : mon grand-père avait dix-neuf ans. Il était sur les champs de bataille depuis le début de la guerre.

En un siècle, combien d'objets, de machines, se sont glissés entre les hommes, comme des murs. Rapports humains par ricochets : la présence d'autrui deviendrait superflue.

Ces objets désincarnent l'humanité, mais nous rendent le monde supportable.

*

Je vomis :

- tous les religieux qui ne croient pas vraiment en Dieu, qui veulent exercer un pouvoir politique, qui n'ont que l'interdiction du sexe à la bouche,
- tous les escrocs, les charlatans, les diseurs de bonne aventure, les faux médiums qui ôtent toute crédibilité au sublime,
- tous les bateleurs médiatiques, mercantis télévisuels, qui, de leurs mains corrompues, pratiquent l'alchimie inversée (de l'or en merde) pour maintenir leur fonds de commerce,
- tous les athées intolérants qui refusent de s'intéresser aux mystères passionnants de l'au-delà.

A tous, je vous vous adresse mes déjections distinguées. Et encore, je n'aurais jamais assez d'urine et de fiente.

*

J'ai l'impression de n'avoir presque aucun souvenir d'enfance.

Maintenant que j'ai passé, avec certitude, le milieu de mon existence j'essaie de pêcher dans ma mémoire ce qui s'y laisse attraper. Je me revois en sixième au Lycée du Parc Impérial, ancien hôtel russe, à l'époque au milieu des villas et des restes de campagne.

J'étais le cancre heureux. Toujours un détour avant de revenir à la maison : dans un terrain vague où se livraient des batailles homériques à coups de bâtons ; pour une « calade », selon la saison, aux cerises, aux abricots, aux nèfles, aux figues ; devant le lycée, sur la vaste place en

demi-cercle qui nous servait de terrain de football, lointaine époque où les voitures étaient rares.

*

Nous sommes plus savants, mieux équipés, moins pauvres, plus informés, mieux soignés, mieux logés que les gens de l'Egypte ancienne, du Moyen Age ou du dix-neuvième siècle.

Oui ; mais moins bêtes, plus intelligents, plus humains ?

*

Pédalé comme un fou, hier.

Le sang qui brûle, le coeur qui cogne, le corps trempé ; on se sent exister.

Le jour où je ne pourrai plus je vais être chiant.

*

Sept heures du matin. A la radio la musique du Lauréat. La guitare ; le début du film avec Dustin Hoffmann sur le chariot à bagages : c'était hier.

Films et chansons, repères qui s'éloignent, comme des balises en mer. Le bateau ne revient pas en arrière.

La nostalgie immobilise.

*

Au jardin je me suis fait salement mal ; quand on est vieux les bobos n'attendrissent plus personne : si on est malade, on ennuie.

Pourquoi il n'y a plus le bobo-cadeau, comme pour la dent sous l'oreiller ? Je ne vois que des rimes merdiques : fracture et facture, digestions difficiles et des gestions délicates, pulmonaire et plus de monnaie, mauvaise coupure épongée avec des grosses, frais d'une bronchite acquittés sans broncher.

Le bobo-cadeau… je ne sais pas moi : une colique néphrétique – cent euros de bons d'achat chez le pâtissier du coin ; une fracture – un câlin de qui vous voulez ; une hernie discale – cinq ans d'exemption d'agios. On peut rêver, non…

*

Il y a des lectures vitamine C qui stimulent l'esprit, des lectures laxatives (traduction : qui font ch…), des lectures soporifiques (la plupart des bouquins politiques, la mort !), des lectures vomitives, des lectures qui provoquent les larmes ou la migraine… mais celle que je préfère c'est sur le lit, un après-midi de juillet quand il fait chaud et que le chant des cigales n'est qu'un murmure lointain. On lit trois pages, on s'assoupit, trois pages, on s'assoupit, trois pages,…

*

Il y a de gros menteurs…

Un jour j'ai commencé la lecture de MASSE ET PUISSANCE d'Elias Canetti -qui a écrit aussi une magnifique autobiographie en plusieurs parties- ; au bout de vingt pages j'ai eu l'impression d'attaquer une dalle de béton au marteau-piqueur.

La philo qui tue.

J'en ai entendu qui parlaient de ce bouquin avec des spasmes de ravissement; soit je suis le dernier des jobastrons, soit il y a de gros menteurs…

*

Malaise, nausée glacée ; je pense aux fantômes décharnés des êtres qu'on anéantit : viol, torture, mines anti-personnel, alcool et oisiveté –les civilisations dites primitives-, travail dégradant.

Honte de partager mon humanité avec ceux qui ne respectent pas leurs propres frères.

*

Des contreforts du Coudon je regarde la plaine d'Hyères jusqu'à la mer. L'équilibre des champs, des vignes, des maisons, est rompu par la zone industrielle qui s'étire le long de la voie ferrée. Comme, une croûte sur une cicatrice, qu'on a envie d'arracher.

Le mal nécessaire.

*

Jusqu'à ce jour Dieu ne m'a pas fait signe ; ma vie est dénuée de tout évènement surnaturel. Je n'ai pas rencontré de maître spirituel. Mais je garde l'espoir de retrouver un jour les morts que j'aime.

*

Il m'a fallu quelques décennies pour devenir superficiel ; j'ai cru longtemps à la profondeur ; j'en ai creusé des filons, et puis, à un moment, je m'arrêtais de creuser parce que je ne trouvais que le vide.

Des hommes, des livres, une couche de sédiment après l'autre et, à l'arrivée, quelques paillettes mais jamais une vraie veine d'or.

Alors, finalement, comme le but ultime de la vie ce n'est que la vie, une superficialité teintée d'humour ne me paraît pas un mauvais mode d'emploi.

*

Pour les idées, un romancier c'est parfois un peu comme un philosophe… en moins chiant.

*

Parfois je ne voudrais plus être que muscles comme la pierre avec, au milieu, un gros cerveau. Mais il y a cette collection de boyaux qui demandent leur pain quotidien et exigent leur liberté d'expression. Il y a même des jours où ils manifestent, douloureusement.

*

Les salauds meurent mais pas la saloperie.

*

Il y a quarante ans je pensais que nous étions trop nombreux sur la planète (la plupart de mes copains étudiants me riaient au nez) : aujourd'hui c'est pire.

Quand je pense à ces fleuves d'eaux usées et toutes les déjections qu'ils charrient, à ces montagnes de déchets… Multipliez par deux –ce que l'on nous promet- et imaginez ; non, n'imaginez pas ! Cette forme d'imagination c'est ce qui tue le progrès, la croissance, l'expansion, l'emploi, le bonheur.

Une bonne paire de lunettes de soleil et vous verrez que la fiente n'a déjà plus la même couleur.

*

Notre monde : une inépuisable machine qui cherche à se rassasier de toute nouveauté, originalité, émotion, drame, et l'épuise vite fait.

*

Laisser une trace dans la littérature, dans l'art, dans l'humanité. Oui, pourquoi pas ? Comme dans les W.C. : une virgule.

*

Variante : Tout le monde veut laisser sa trace dans le monde –avant de disparaître- mais c'est comme dans les W.C., le balai à chiottes du temps efface tout.

*

Ça fait marrer, un intello en short. Quand on me voit en short on doit imaginer que j'ai un cerveau de sportif. Lorsque mes élèves me voyaient en veste, avec ma cravate, ils n'imaginaient pas que j'avais une vie musculaire agitée. Et moi, là-dedans, je suis le cul entre deux chaises, et je continue à préférer une séance de surf à un après-midi d'écriture (de correction de copies à une époque).

*

L'éternité ça fiche la trouille ; c'est donc avantageux de mourir.
L'emmerdant c'est la vieillesse, plus exactement les stigmates de la vieillesse. Passe de perdre des cheveux qui blanchissent, de se rider, de grossir, mais ne plus pouvoir courir, serrer, manger tout son soûl, rire à pleins poumons, porter ses valises, et, surtout, ne plus avoir envie de regarder les jolies femmes, voire de faire l'amour !

Ça, c'est dur à avaler.

*

Je me suis longtemps demandé pourquoi je prenais tant de plaisir à monter au sommet des arbres, à pêcher à la traîne en kayak dans les mers agitées et autres calembredaines ; pourquoi ? Je m'en suis douté, mais je doutais. A présent j'en suis certain : j'ai chopé un microbe, je ne sais quand, qui me réduit à l'état de Maori, d'Inuit, de Sioux. Déclassé dans un monde toujours plus urbain.

Ce serait tellement plus facile si j'aimais le bitume, le béton, la foule, le high-tech.

*

Une triste supériorité… comment appeler cela autrement. A chaque fois que des ethnies, des peuples, des nations possèdent une certaine supériorité, ils s'empressent d'aller écraser la gueule de leurs voisins. Même les anciennes victimes, qui devraient savoir de quoi il retourne, s'y mettent dès qu'elles en ont l'occasion ; demandez aux ayatollahs, et aux Israéliens !

La vraie force n'est-ce pas celle qui protège le faible ?

*

Je crois que les peintres sont sacrément coincés, dans une perspective étroite :
- oeuvre purement alimentaire
- convention, conformisme, classicisme
- originalité à tout prix, vaine et factice
- superficialité
- profondeur à tout prix (partir du principe qu'on doit être profond c'est une autre voie pour aboutir à la superficialité).

Et à l'arrivée il faut vivre !

*

Nos ancêtres avaient fait de notre monde un immense jardin ; nous en faisons une ville immense, avec d'immenses zones marchandes et d'immenses décharges. (Tu serais pas un peu écolo ? m'a demandé un ami.)

*

On ne veut plus voir l'horizon, loin ; on ne veut plus que ne plus voir le voisin.

*

Je suis le désespéré le plus heureux du monde.

*

Maman, j'ai peur ! Tout se ressemble : les voitures, les villes, les fringues, la bouffe. Je me demande si vu du ciel je ne ressemble pas à mon voisin.

*

Enfant j'étais une vraie bombe ; sans cesse besoin d'éclater, courir, bouger. Je me souviens de vacances en colonie : l'idée seule de la sieste me faisait vomir. Rester deux heures sans rien faire, j'en devenais enragé. L'âge m'a guéri.

*

Je n'avais pas dix ans. Les collines de Cimiez n'étaient couvertes que de villas dont les jardins regorgeaient de plantes et d'arbres exotiques. Les soirs de juin nous nous promenions, mon grand-père et moi, dans les rues en pentes, le plus souvent désertes.

La petite fraîcheur du soir transportait des mélanges de parfums. Incurable nostalgie de ces moments perdus à jamais.

J'ai l'impression de sentir encore ces odeurs panachées.

*

La mort de mon grand-père, Henri, a été ma première grande tristesse. Les premiers mois du deuil, grand-mère est venue habiter à la maison. Elle dormait dans ma chambre. Tous les soirs je l'entendais pleurer, en se retenant. Les larmes me prenaient aussi et nous pleurions tous les deux, en silence.

A lire les programmes télé certaines semaines, il vous vient une envie de mordre, un sourire de cruauté qui demande à se satisfaire : la machine à décerveler devient transparente sous la connerie synoptique.

*

C'est tellement déchirant… alors nous repoussons le moment du choix. Mais nous n'y couperons pas.

Vous connaissez tous ces fins d'après-midi d'octobre où vous buvez la chaleur sur une chaise longue ; le soleil décline, tout doucement. Vous vous accrochez à la suavité du moment ; la raison vous dit qu'il faut rentrer avant l'humidité, pourtant vous n'arrivez pas à croire que la tiédeur va vous abandonner. Le soleil disparaît. Il est trop tard : le premier frisson !

Ainsi sommes-nous devant le choix de civilisation : villes à taille humaine ou conurbations, changer ou demeurer, gaspillage ou frugalité, acceptation de notre lucidité ou aveuglement d'homo confortibus, promenade en forêt à pied ou en quad, j'en passe et des meilleures.

*

La littérature c'est un peu comme une soupe de poissons pour quarante : outre les épices et les aromates, on jette dans la bassine une belle quantité de poissons ; quand tout cela a longuement mijoté, on passe le jus et les morceaux au tamis.

Des kilos de matières solides il ne reste pas grand-chose… la passoire qui écrème les écrivains a des trous minuscules. Quant à moi, si j'arrivais seulement dans la bassine je resterais sûrement dans le tamis.

*

Le matin je me lève, le dos comme une bûche : je suis de plus en plus raide ; jusqu'au jour où je le serai complètement. Mais j'imagine que

ça me laissera de bois, puisque j'en serai à l'époque où l'on couche dans le chêne ou le sapin.

*

Après avoir, six décennies durant, vécu la politique sous huit présidents et des centaines de ministres, j'ai fini par me faire une idée de ce que serait le chef d'état idéal : une intelligence bienveillante mais lucide, exigeant pour lui-même autant que pour les autres, sobre et intègre, la parole concise, assez cultivé pour aimer penser avant l'action, assez courageux pour dire *« je ne sais pas, je vous demande un peu de temps pour m'informer et réfléchir »*.

Je prie pour que s'achève le règne de ces politiciens professionnels, rompus à tout, revenus de tout, qui n'ont jamais de cesse de tisser la toile dans laquelle ils retiennent des obligés, des vieux amis, des affidés ; toile dans laquelle ils dévorent, sans sentiments excessifs, ceux qui ne leur sont plus utiles, qui commencent à leur faire de l'ombre ou qui sont saisis d'une honnêteté déplacée.

Un homme politique est nécessaire pour la prise de décision ; l'étude des dossiers et leur réalisation relèvent des grands commis de l'état et de leurs collaborateurs. Par conséquent, un nombre de Français bien plus important que ce que l'on croit d'ordinaire peut exercer une responsabilité de premier plan. La carrière d'homme politique ne devrait être qu'une parenthèse dans une vie professionnelle toute autre, une sorte de service civique dont le récipiendaire tirerait un avantage légitime en matière de revenus et de retraite, au vu des exigences de ce service.

Tant que nous en resterons à ce système de politiciens blanchis sous le harnais, je vois mal comment nous pourrions éviter les réseaux, les coteries, les lobbies, les liaisons dangereuses, la mauvaise cuisine et la corruption. Si la loi m'autorise trois ou quatre mandats, en tout et pour tout, je ne peux concevoir ma tâche comme quelqu'un qui va essayer de durer jusqu'à l'agonie, quel qu'en soit le prix.

*

Des chaînes de magasins et d'hôtels partout identiques, des objets en copies à l'échelle du monde, des villes qui –au fur et à mesure qu'elles détruisent ou s'étendent- s'uniformisent à cause de l'architecture lobotomisée par le Bauhaus, les mêmes vêtements qui sévissent sur toute la planète : bon Dieu, quel ennui ! Quelles provisions d'ennui nous nous constituons pour les années à venir !

*

Je suis un optimiste du quotidien, sans espoir sur l'avenir ; heureux de vivre chaque matin, je n'ai pas la moindre illusion pour le long terme : l'homme aura raison de l'humanité.

Fasse le ciel que je me goure.

*

J'ai la chance de n'avoir ni couverture médiatique, ni édredon internautique, ni plaid littéraire, sinon je crois que ma vie serait une succession de procès : procès d'intention, procès en sorcellerie, procès tout court.

C'est tout ce que me vaudrait certaines idées de chiottes qui chauffent ma cervelle depuis des décennies : une politique de dépopulation mondiale, un gel absolu des terrains agricoles autour des villes, la fin du professionnalisme politique, l'interdiction de l'usure –pas de mon froc, je parle des prêts assassins !-, une échelle indiciaire des salaires pour les sportifs pros, …

*

Le management détruit au moins autant d'emplois qu'il n'en crée mais le tour de passe-passe n'est pas là : en réalité, il tue des métiers en les remplaçant par des emplois.

Par exemple, si l'on suit l'orthodoxie « managementale » -un jeu de mots me chatouille mais je me retiens- le destin des libraires est de devenir un jour manutentionnaire dans un hangar de livres.

*

Tous ces pavillons écrasant de banalité, partout en France ; pour faire aussi médiocre –et je n'incrimine pas ceux qui n'ont pas les moyens financiers de faire mieux- ça n'est pas la peine de se donner tant de mal ! L'architecte Jean Prouvé, anticonformiste épatant, avait inventé moins cher, plus vite installé et pas plus moche : une MAISON DES JOURS MEILLEURS ... il y a près de soixante-dix ans.

*

Un PARIS-MATCH déjà vieux : saine lecture pour dissoudre mes dernières illusions sur la justice du monde. Dans les premières pages, Marina bay sands, hôtel de luxe à Singapour avec piscine à débordement qui s'étale tout le long du dernier étage.

Page 84 : dans la villa de Gianni Versace, à l'époque récemment trucidé, des chiottes en or d'une valeur de 10 000 dollars ; il ne lui manquait que de pondre des étrons du même métal ! Un symbole de la vanité absolue, une sorte d'anti-fontaine de Duchamp... Aujourd'hui objet dérisoire.

*

La mort, l'odyssée port-mortem, le grand voyage : j'ai peur de l'illusion, je crains que ce ne soit « sitôt parti, sitôt arrivé ».

*

Je me tue à vous le dire : lisez, bon Dieu de bon Dieu ! Mettez en perspective les pensées et les discours, et vous dérèglerez la machine à

bobards –comme moi vous en avalerez encore bien assez- ; et je me contrefous que vous trouviez les textes dans un bouquin ou sur une liseuse électronique ! Tenez, une petite citation : « Il faut aussi que le crime d'improbité envers l'Etat chez les hommes publics soit effectivement puni plus sévèrement que le vol à main armée. »

Quel gauchiste a pu écrire cela ?

Simone Weil –la philosophe- dans L'ENRACINEMENT, au début des années quarante.

*

Vous allez dire que je radote mais je ne comprends toujours pas que ce qui, pour un esprit moyen comme le mien, apparaît d'une fulgurante clarté depuis plus de quarante ans ne frappe pas plus la plupart d'entre nous, les décideurs en particulier.

Comment peut-on ne pas voir que ce monde libéraliste est un malade gravement atteint, enseveli sous les perfusions ? A chacune de ses crises -de plus en plus fréquentes- on rajoute un goutte à goutte et certains pensent même qu'un jour le mourant sortira de son grabat et se mettra à gambiller.

Comment peut-on ne pas voir que le nouveau monde –encore si informe- se débat dans sa chrysalide, cette gangue de vieilles doctrines, solutions et recettes qui ont si bien marché, laquelle constitue maintenant une carapace mortifère ?

Comment peut-on ne pas voir que nous épuisons à une vitesse insensée des ressources qui se sont constituées sur plusieurs milliers d'années ? Comparaison : imaginez quelqu'un qui dilapide en un instant, sur une table de jeu, la fortune amassée par dix générations avant lui ; je ne dois pas exagérer les proportions de durée.

Comment ? C'est pourtant simple : comme tous les seniors presbytes –dont je suis- nous avons gardé nos vieilles lunettes et du monde nous ne voyons plus ni les rides, ni les fissures, ni la crasse.

*

Vu dans un musée : une jeune fille photographie deux copines devant une toile connue ; l'opération terminée, elles repartent. A peine un coup d'œil au chef-d'oeuvre.

L'appareil a remplacé l'œil chez certains ; l'objet ne sera regardé vraiment qu'après-coup, isolé de son environnement de sons, d'odeurs, d'impressions.

Je connais des sommets alpins où il est impossible de se détacher de la contemplation, de la captation sensuelle de l'environnement et du paysage, avant une bonne heure.

Aucun cliché ne peut rendre cela.

*

Exemple de cercle vicieux : l'intelligence est notre seul instrument pour mesurer la connerie. Donc, moins on est intelligent moins on est apte à juger de sa propre connerie. Ainsi le con, ne pouvant réaliser l'étendue de sa stupidité, se considère comme intelligent et, par là même, se vautre dans sa connerie au risque de l'augmenter [Autre question existentielle : la connerie peut-elle augmenter ?].

Pour autant, moi qui me crois intelligent, ne suis-je pas un con qui s'ignore ?

*

Quand je vois l'agencement naturel du monde, souvent même sa perfection, je ne comprends pas comment nous avons pu foutre un tel bordel.

*

Avec le temps notre visage finit par être l'image de ce que nous sommes ; sur la peau affleure la vérité. Aucun artifice ne peut effacer la malveillance ou la mesquinerie qui exsude, si ce n'est la chirurgie

esthétique qui fournit un masque, dénué d'empreintes, temporelles ou sentimentales.

Des vieillards sont beaux parce que la droiture, la bienveillance qui les animent sont venues fleurir sur leur visage.

*

Une partie de la société est un membre en décomposition ; selon les époques la pourriture envahit ou reflue un peu ; dans l'ordre de la sensation, et sans la moindre prétention à l'exactitude, il me semble que la gangrène prospère de nos jours, en ce sens que des pulsions –normalement réfrénée dans une société évoluée- usent tous les freins.

Je vois une décomposition dans la pulsion de posséder des esclaves sous-payés, manipulés au moyen de l'anxiété ; de s'enrichir et d'enrichir sa firme au mépris des emplois viables et des drames humains.

Décomposition aussi dans la facilité du « meurtre d'affaires » des mafias, des cartels, des caïdats ordinaires ; des sadiques qui tuent par plaisir de la souffrance d'autrui ; du tyran qui extermine tout ce qui pense ou agit.

Décomposition de notre regard blasé, qui s'offusque d'un sexe entr'aperçu dans le même film où le visage d'un humain explose sous la chaîne d'une tronçonneuse.

*

J'ai tellement aimé traverser la France, me pénétrer, m'émouvoir de ses paysages ; aujourd'hui, assez souvent, j'évite de regarder sur les côtés, pour ne pas voir les méga-hangars, les buildings administratifs ou commerciaux qui investissent jusqu'aux villages.

Une question m'a toujours taraudé : pourquoi souffrir de ce qui apparemment n'en gêne pas d'autres ? Et j'ai fini par trouver : c'est la rupture de l'harmonie qui m'arrache les tripes.

Et j'ai tendance à penser que cette cacoscopie agit sur nous. A contrario, peut-on nourrir des pensées mesquines en contemplant, au sommet d'une montagne, un paysage sublime ?

*

La voiture libère en nous le conducteur et aliène les autres nous-mêmes. L'espace s'ouvre pour qui roule ; il se rétrécit pour qui marche, qui cultive, qui contemple. Et plus l'espace s'élargit pour le rouleur, plus il diminue pour les autres car les routes, les parkings, les bâtiments qu'on excentre dévorent –et ont dévoré- les espaces de ceux qui aiment randonner, pêcher, cultiver la terre, contempler un paysage naturel.

*

Hélas, trois fois hélas ! La religion est le manteau dont on couvre la lèpre spirituelle, l'abcès de l'intolérance, la gale de l'ambition, le furoncle de la violence et, même, les suppurations de la fainéantise.

*

Je ne crois guère aux bons mots attribués aux mourants ; je pense plutôt comme le comte de Bussy « qu'il faut bien de la force pour dire en mourant les mêmes choses qu'on disait en bonne santé », encore faudrait-il avoir le sens de l'humour avant l'agonie.

*

Il me semble qu'employer l'adjectif MODERNE comme contraire de RETROGRADE constitue une imposture car cela l'habille d'un vernis de respectabilité et d'autorité injustifié ; du coup, il suffit au premier cuistre venu d'accoler ce mot à n'importe quel autre pour que -l'idée fût-elle une monstrueuse connerie- il passe pour un homme de ressources, dynamique et novateur.

*

Les associations d'idées et de mots me martyrisent ; elles m'assaillent à tous moments sans que je puisse les repousser ; elles profitent de mes moments de relâchement, notamment quand je paillarde au lit le matin. Ainsi, à chaque fois que j'entends le mot cucurbite je crois, à mon corps défendant, ouïr concubite.

Pourtant je ne suis pas graveleux, pas plus obsédé des choses sexuelles que la moyenne. Ma préférence va à l'érotisme délicat d'un Crébillon fils ou d'un Vivant Denon.

Certes, je fus très tôt (hyper)sensible aux appas féminins, mais je trouve bien plus stimulant de découvrir tous les pièges charmants d'un corps de femme à travers un « voile » que de les voir exposés comme une viande à l'étal.

La naissance entr'aperçue d'un sein, une belle nuque révélée par un chignon, me titillent plus que les contorsions d'une nudité contre un poteau.

Remarque aux australopithèques qui se prennent pour des hommes : une femme qui laisse deviner ses appas veut plaire et, parfois, est ouverte à la séduction ; vouloir obtenir ses beautés par la contrainte c'est renoncer à tout culture érotique, réduire la virilité à la bestialité, se priver du don, suave épice de l'amour.

*

J'ai souvent rêvé d'écrire un dictionnaire de mauvaise foi, mais je n'en aurai ni le temps ni la patience. Je l'ai pourtant commencé vingt fois.

ECRIVAIN : dénomination qui fait passer un âne pour un pur-sang.

PHILOSOPHE : intellectuel qui écrit avant de penser ou qui pense en écrivant.

INTELLECTUEL : celui qui ne fait rien de ses dix doigts, à part écrire ou taper sur un clavier.

PLASTICIEN : personnage qui va de l'artiste authentique au fumiste décomplexé, en passant par le bricolo à prétentions esthétiques ou conceptuelles.

*

En matière de défense de l'environnement je me demande parfois si je n'ai pas tort d'avoir raison.

*

Il y a plus de quarante ans j'essayais déjà de convaincre certains de mes contemporains qu'un beau site est une sorte de miracle et que le simple fait de l'aménager pour l'ouvrir au tourisme c'est déjà le dénaturer. Un peu comme si vous alliez dans un musée surligner une toile de Turner, pour la mettre en valeur.

Victor Ségalen –qui en avait vu des sites superbes- l'a dit mieux que moi ; parti de l'idée que *« le site est un voyage immédiat »*, il écrivait : « *Il y a des sites admirables. Il faut les chercher, les susciter ; en jouir, mais non pas les montrer.* »

*

Quand Dieu a créé le monde à partir du néant il ne se doutait pas que la couche de la création s'userait, s'altèrerait au point que l'on commence à voir, à travers les trous du tricot-humanité, des bouts de néant.

*

Pourquoi écrire ?

C'est une question que je me suis posée trop souvent et qui –bien que j'ai noirci du papier dès mes quinze ans- m'a fait bien des fois renoncer à l'ambition et qui me fait encore hésiter aujourd'hui, même à soixante ans passés.

Toutes les illusions se sont évanouies avec l'expérience :

- celle de l'argent… on a autant de chances de faire fortune en écrivant un livre que de toucher le gros lot en jouant une fois par an à l'euromillion;

- celle de la gloire… en fouillant dans la poche de mes défauts je n'ai jamais trouvé trace de vanité, alors ! ;

- celle de la postérité… il ne faut pas avoir lu grand-chose pour ignorer que le cimetière de la grande guerre littéraire regorge de soldats méconnus et oubliés (la plupart des renommées pâlissent comme un linge écarlate au soleil et presque tous ceux qui s'agitent sous les feux des médias auront rejoint les couloirs du néant avant un siècle) ;

- celle de l'accomplissement de soi-même… certes, on se réalise dans une œuvre, mais quand on connaît l'avenir du bébé !

La seule chose qui fasse encore remuer mon bras mort d'écrivain c'est la certitude qu'il faut que je lutte avec ma toute petite arme –l'écrit- même si je suis persuadé que, comme la majorité des vies humaines, la fin de notre civilisation sera pénible et triste.

C'est pourquoi je m'efforce de transmettre un message vital par toutes les formes incongrues que me souffle mon esprit ; si je ne trouve aucun canal d'expression ce sera le seul vrai échec de ma vie.

*

La suite dans mes idées… Paysages bétonnés, eaux et terres polluées, ressources pillées, déchets un peu partout : nous ne méritons pas le monde que nous avons mais nous finirons par avoir le monde que nous méritons.

*

J'en viens à envier ce quinquagénaire ventru qui fait griller des saucisses, un verre de pastis à la main : je le sens tout à son verre et ses grillades. Cioran, Montaigne, Nietzsche et tous le foutriqueurs du cervelet n'ont pour lui pas plus de valeur qu'un bout de merguez tombé dans les braises.

Ah, ne vivre que pour (et à travers) mon pastis-merguez plutôt que de pourrir mon esprit avec des pensées de chiotte, des sentiments d'artiste !

Ah, vivre dans une sérénité pithécanthropique et connaître le bonheur tel que me le résuma pendant mes classes un appelé mazamétain, philosophe militaire brutaliste : « *Pour moi, le bonheur, con... du moment que je peux me remplir le ventre et me vider les couilles !* »

*

Que suis-je au juste ?

Une merde de mouche dans le cosmos, une crotte intersidérale, un pet d'acarien le soir au fond des draps.

*

Quelques petits bonheurs :

Contemplation de la beauté

Immersion dans la musique vivante

A jeun, la première goulée d'un coteau de Loire

Le bruit de la première pluie d'automne dans mon midi desséché

Voir un de mes fils

Le chant des grillons, un vol de lucioles un soir d'été

Le silence de la neige

La sensation de vol sur une vague

La voix de certaines chanteuses de jazz (Dee Dee Bridgewater, Melody Gardot, Terez Montcalm, Liz Mc Comb, Shirley Bassey, Diana Krall,...) et Catherine Ringer pour la route

L'impression de sucré d'un jus de citron après l'attaque acide.

*

Ah, que j'aime ce siècle qui sait valoriser le culte de l'apparence et remettre à leur juste place la pudeur des sentiments, les délicatesses des rapports humains et la profondeur de la pensée !

Ce siècle a enfin imposé l'image de la bimbo et du bellâtre sportivoyou. Si vous êtes petit ou chauve, gras, mal musclé, vieux non lifté, disproportionné, de visage ingrat, un conseil : suicidez-vous ! Ainsi vous ne ferez plus honte au monde.

*

Quand j'entends la guitare aérienne de Django [que j'ai aimé dès mes quinze ans... d'ailleurs, j'ai une pensée pour mon condisciple étudiant qui a disparu avec mes 33 tours] je me dis que je n'aurai jamais, en littérature, le quart du talent de Reinhardt en musique (et Dieu sait qu'il malmenait la langue française).

*

Dans le domaine de la musique les critiques sont souvent à l'affût de ceux qui cassent les codes des genres et, la plupart du temps, se délectent de leurs productions.

En littérature, la transgression est moins bien vue ; arriver à placer un livre de science-fiction, mi-philosophique, mi-humoristique, chez un éditeur généraliste revient à peu près à être monté au sommet de l'Everest en espadrilles et en maillot de bain.

*

D'abord, l'homme a été le trappeur du monde, puis son jardinier, avant d'en devenir l'aménageur : tant qu'il ne se prend pas pour son fossoyeur…

*

Oyez, oyez, bonnes gens de la politique : quand nous vous disons qu'il est impossible de faire vivre décemment une famille avec 1300 euros par mois, que vos impôts nous bourrèlent et nous ratatinent, que des banquiers et des traders sont abjects, vous nous dites « *Vous n'êtes pas au pays des Bisounours !* »

Alors que c'est vous, messires de la politique, qui vivez –ou croyez- au pays des bisounours de la Finance où l'on pense qu'un billet de cent euros peut nourrir grassement six personnes pendant une semaine mais convient à peine pour se payer une bonne bouteille dans un grand restaurant.

*

J'aperçois comme une schizophrénie chez l'homme contemporain, une sorte de deux-en-un : une moitié qui veut du confort à tous les étages, des parkings, des autoroutes, des aménagements de toutes sortes, et une moitié qui veut trouver de la nature préservée près de chez elle, des lieux de vacances à l'environnement intact.

Quelque part ça coince, ce qui oblige à une contorsion mentale, un aveuglement volontaire ou une tranquille irresponsabilité.

*

La vie est un amer cadeau : elle vous offre cette chance de sortir du néant pour accéder à ses merveilles –et ses douleurs, je sais- mais un jour, lentement ou brutalement, elle nous reprend ce qu'elle nous a donné.

Au final, c'est quand même un cadeau.

*

Je vois bien le business organisé autour de la mort, en même temps j'admets la légitimité d'un cérémonial d'adieu au défunt –surtout utile pour les survivants- mais un détail me choque : les funérariums implantés dans les zones commerciales.

Quand j'ai dû, pour voir une dernière fois ma mère, traverser une de ces zones dévolues à la consommation de masse, au milieu des enseignes tapageuses et des caddies en goguette, j'ai vite compris que tout sens du sacré y était anéanti et que cette visite serait une déception.

Je ne croyais pas si bien penser : les efforts incontestables du thanatopracteur avaient fait de ma mère une sorte de poupée barbie, alors qu'à quatre-vingt trois ans la beauté naturelle de son visage enchantait tous ceux qui l'approchaient. Par bonheur, le matin de sa mort j'avais pu rester une heure avec elle et lui faire mes vrais adieux, mais je pense à ceux qui auront eu comme ultime vision d'elle ce mannequin grotesquement fardé.

*

Comme il y a des espèces en voie de disparition il y a des qualificatifs en voie de désuétude parce que disparaissent les objets auxquels on pouvait les appliquer ou que ces mêmes objets sont dénaturés de telle sorte que l'adjectif devient inopérant.

Je pense en particulier à PITTORESQUE, POETIQUE et MERVEILLEUX.

Quelle rage a pris les hommes d'éradiquer des bâtiments, des quartiers, des lieux dont tout le charme tenait au pittoresque, à la poésie ou au merveilleux ? Voyez la Chine.

Parfois cet élément du décor n'est pas détruit parce qu'il représente un potentiel touristique ; il est alors mis en scène dans une sorte de barnum néo-moderne dans lequel signalisation, parkings, toilettes, espace de vente, tuent toute possibilité de communion avec le site, de captation d'une vibration ou d'un climat, pris que nous sommes dans la « fast-foule » qui photographie, s'extasie bruyamment, puis galope vers d'autres produits frelatés. Voyez le pont du Gard ou le Mont Saint-Michel.

Et, en plus, il faut payer !

*

Télescopage de deux articles dans le même numéro de Jeune Afrique. Page 31 « *Dans sa cellule de 10 m2 du quartier de la prison de Scheveningen, Charles Blé Goudé…* » et page 51 « *…elle vit chez sa sœur et son mari, dans un appartement de 9 m2* ».

Et on me dit qu'il n'y a plus de poésie !

*

Que reste-t-il d'une civilisation disparue ?

Réfléchissons bien : quelques vestiges, et surtout… l'Art.

Je serais curieux de savoir ce qui sera retenu de nous dans un millénaire. Une paire de crampons d'un footballeur à la mode ?

Mais, non, je déconne !

*

Vous ne supportez pas vos voisins : tant pis pour vous. Vous n'aviez qu'à faire comme les Dassault, vous acheter une villa dans un domaine boisé de 850 hectares (à Coignières, dans les Yvelines).

*

Je me demande bien pourquoi j'aime ceux que l'excellent Jacques Sternberg appelait les écoeurés professionnels : lui-même, Céline, Beckett, Michaux, Bierce, Kafka, Cavanna, Benchley et Cioran…

*

De la fenêtre nord de mon salon je regarde le ciel : un mur de gigantesques cumulus, dans la lumière déjà déclinante, composent un paysage polaire de doux icebergs.

Est-ce normal de rester une demi-heure à contempler cela ? D'aimer les beautés de ce monde ? De vouloir qu'elles demeurent en l'état ?

*

Tout terrain agricole ou boisé en bordure d'une agglomération est un condamné à mort en sursis.

*

Mourir : l'occasion d'aller voir si Dieu gagne à être connu.

*

J'ai trois grands frères littéraires : Camus, Malaurie, De Luca. Et deux arrière-grands-pères : Montaigne et Diderot.

*

Permettez-moi deux exemples, aisément vérifiables –je ne cite pas de noms, je n'ai pas les moyens d'un procès- :

Entreprises minières qui (au nom de l'emploi) obtiennent des permis d'exploitation au rabais, se font aménager routes, aéroport, éclairages et autres par les collectivités auxquelles elles laissent le soin, le jour où elles s'en vont, de restaurer les sites saccagés et les terrains pollués ;

Banques d'affaires qui (l'austérité est bonne pour vous, pas pour eux) parient sur la baisse des emprunts qu'ils vous vendent à « bon » taux, qui noyautent institutions, entreprises et gouvernements pour vous amener à rembourser des prêts usuraires auxquels vous n'avez pas consenti.

Je m'arrête avant de détruire les miettes de votre optimisme mais vous aurez remarqué que la tromperie est érigée en valeur d'efficacité.

Je propose donc, pour fêter cette activité morale devenue civilisationnelle, une journée mondiale de l'entubage que devrait précéder –par souci de logique- une journée de l'enfumage.

*



BILLETS D'HUMEUR

SOTCHI BLUES

(vendredi 14 février 2014)

Jésumarijosef ! Je n'ose plus toucher une télécommande ni appuyer sur le bouton de ma radio, de peur de tomber sur cette lancinante litanie: sotchi, sotchi, sotchi,... Enfin, en ce moment c'est plutôt Sotchi dans la colle (et même la collante, vu l'état de la neige) ; je crois que j'ai joué petit bras en intitulant mon pamphlet LA REPUBLIQUE DES JOBASTRONS: j'aurais dû oser LE MONDE DES JOBASTRONS !

Organiser des jeux olympiques d'hiver sur les contreforts des monts du Caucase, au bord de la mer Noire, à Sotchi et son climat doux, ses 6°de moyenne en février : ah, les cons ! Remarquez la coupe du monde de football au Quatar, avec stades couverts et climatisés, ça n'est pas mal non plus...

Un monde de JOBASTRONS ! Pourquoi pas le championnat du monde de beach-volley en Sibérie à Noël, la transat en double dans le Sahara central -il faudrait juste amener l'eau- et le mondial de pétanque sur l'Himalaya !

Allez, je prends mon morey et je me casse. DMOS

RÉVEIL OTAKÉ

(mardi 18 février 2014)

Jésumarijosef ! Ce matin, comme souvent, je me suis réveillé la tête pleine, bouillonnante de conneries. Il y en a qui ont le réveil comateux, d'autres qui commencent la journée par un pet, quelques rares qui embrassent leur femme, moi ça remue dans mon cerveau comme dans un tirage du loto : du bizarre, de l'égrillard, du littéraire ; parfois même un jeu de mots sorti tel quel, comme un croissant chaud !

Aujourd'hui, au milieu de mon fatras habituel, ont bourgeonné deux pensées ; quelqu'un à contacter pour le financement de mon livre en crowdfunding -ça finit par me rendre gaga- et l'idée que si j'étais une souris j'aimerais surprendre une conversation entre Edouard Baer et Jean Rochefort.

Bon, je vais faire refroidir mes fusibles. Allez, je prends mon morey et je me casse. DMOS

GAZ À TOUS LES ÉTAGES

(dimanche 2 mars 2014)

Jésumarijosef, si je pouvais convertir toute l'énergie de mes révoltes en un combustible fluide et performant, je pourrais chauffer ma maison à l'oeil ! D'autant que j'ai mes révoltes quotidiennes, constantes, un vrai petit gisement de houille fulminante, de pétrole colérique et de gaz d'indignation.

La plus constante de mes révulsions s'alimente à l'idée que nous laisserons à nos petits-enfants et à leurs descendants la note à payer de nos frasques, de nos égoïsmes et de notre inconséquence. A cette simple

pensée je deviens un poêle, ma tête un fourneau, mon coeur un brasier et si je m'entubais à ma chaudière je suis certain que j'aurais 30° dans mon salon.

A propos de mettre bout à bout des tubes, je m'étonne qu'aucun inventeur n'ait trouvé le moyen de capturer les gaz intimes du foyer; ainsi, au lieu de blesser l'odorat du reste de notre famille, chacun d'entre nous irait se connecter -Dieu sait comment - à une bombonne qui, après mise sous pression, alimenterait notre calorifère des flatulences domestiques.

L'autobiogaz ce serait autre chose que d'inventer la brosse à peigner les pigeons... Allez, je prends mon morey et je me casse. DMOS

L'ÉCOLE DES FAUX DERCHES

(vendredi 14 mars 2014)

Jésumarijosef, que le monde est bien fait : en même temps que se développent les merveilles sans cesse renouvelées de la technologie, certains défauts humains trouvent à s'épanouir sans freins, prouvant par là la supériorité du XXIème siècle sur tous les siècles de merde qui l'ont précédé.

Ainsi de l'hypocrisie : quelle incomparable leçon dans l'art de dissimuler, de mentir effrontément, de duper le béotien, nous donnent les meilleurs d'entre nous! Ô divins hommes politiques continuez à me refuser dix euros de retraite vous qui vivez dans l'austérité voire le dénuement, ô industriels pétris d'empathie continuez à me dire que le gaz de schiste sera exploité dans un total respect de l'environnement, ô pères la pudeur de tous poils fustigez-moi pour mes pensées érotiques et interdisez-moi vos lupanars privés !

Oui, tous, faux-culs, tartufes, cagots, fourbes, saintes nitouches, papelards mielleux et sournois patelins, nourrissez-moi de votre simagrée quotidienne, que je ne sois pas corrompu par l'honnêteté, la franchise et la solidarité. Amen.

GHOSTS OF EARTH

(lundi 24 mars 2014)

Jesumarijosef, en lisant la nouvelle d'un projet d'installation sur Mars pour 2025, je n'arrive même pas à m'enthousiasmer. Autant les romans de SF que je lisais dans les années 60-70 me faisaient rêver, autant l'incroyable film de John Carpenter -Ghosts of Mars- parlait à mon imagination, autant l'opération Mars One de Bas Lansdorp me laisse froid, avec même un petit arrière-goût d'amertume. Et je me demande pourquoi.

Mon esprit qui vieillit est une explication trop commode. Non, j'ai plutôt l'impression que je suis blessé par une pensée sous-jacente que je prête à certains, du style "vu qu'on va pourrir la Terre jusqu'à la moelle autant sauver nos fesses en se préparant une retraite extra-planétaire" ou "plutôt penser à un ailleurs que d'affronter les problèmes que nous avons engendrés".

Mes pensées sont plutôt mesquines ? Je l'admets. Mais peut-être exactes. Je le crains.

Allez, je prends mon morey et je me casse. DMOS

BETE DE SOMME

(dimanche 18 mai 2014)

Jésumarijosef, nous connaissions les marchands de sommeil, nous serons bientôt confrontés aux vendeurs d'asomnies. Non, ce n'est pas une coquille ; j'ai bien tapé un A devant somnies.

Apprêtons-nous à voir débarquer, dans nos officines ou sur le net, des pilules qui mettront enfin un terme à l'un des plus grands scandales du siècle : la nuit, les gens dorment au lieu de travailler ! Toutes ces heures gaspillées à se vautrer dans des draps, à perdre de l'énergie en ronflements, pets nocturnes et retournements intempestifs, frôlent l'indécence.

Le bruit court -et derrière le bruit la concrétisation n'est jamais loin- que nombre d'entreprises s'alarment du temps perdu dans les lits et poussent les meilleurs laboratoires à concevoir le produit qui vous mènerait frais comme une rose à la conclusion d'une nuit de trois ou quatre heures.

Ainsi les cadres et les ouvriers, au lieu de paresser ignoblement, pourront abattre leurs quinze heures de travail quotidien ; il leur restera encore cinq heures à consacrer au sport, aux emplettes, à leur famille, aux loisirs, et éventuellement à faire l'amour à leur épouse (acte qu'il serait scandaleux d'imputer au temps de sommeil).

Nous pouvons donc espérer que dans le meilleur des mondes la philosophie de l'asomnie prendra le dessus sur toutes ces foutaises de repos réparateur, de "bonnes nuits de huit heures", qui ne font que ralentir les rouages merveilleux de notre machine économique.

Allez, j'ai comme un coup de barre mais je prends quand même mon morey et je me casse. DMOS

PANPAN !

(mardi 20 mai 2014)

Jésumarijosef, l'examen du projet de loi sur la pénalisation de la fessée est remis sine die… et j'espère aux calendes grecques ! Enfin une bonne nouvelle -quoique temporaire- à la radio.

Hier matin, je me rongeais d'angoisse à l'idée que, rétroactivement, les séances de martinet que m'infligea parfois mon père étaient qualifiables de délit, alors que ces petites fouettées n'altérèrent jamais ma bonne humeur et ma confiance en moi, petit ludion sympathique mais épuisant de vigueur.

Par ailleurs, jamais tante ni nurse ne m'administra les verges ce qui ne me permit pas, comme le fit un Jean-Jacques Rousseau, d'enrichir ma libido des pratiques fustigatrices. Je le regrette amèrement.

Et c'est là que je m'insurge contre toute mesure qui viserait à interdire les fessées ; outre qu'elle ouvrirait la porte à la connification déjà en bonne voie de certains merdeux, je crains que, par effet de cliquet, elle ne débouche sur une future interdiction de la fessée en couple, du tapotement plus ou moins vigoureux des croupes au moyen de menus objets, ce qui maintient les culs fermes et épice les vieux pot-au-feu de quelques cupidonneries clandestines.

Alors, messieurs les députés, par pitié, oubliez ce sujet afin de sauvegarder l'équilibre mental des parents de petites pestes et de ne pas stigmatiser les jeux innocents de certains d'entre nous.

Allez, je prends mon morey et je me casse. DMOS

PEAUX TIRONS

(samedi 24 mai 2014)

Jésumarijosef, un chanteur coréen de quinze ans a eu recours à la chirurgie esthétique pour coller à l'image idéalisée de l'idole pour nymphette décervelée !

Moi qui ai 48 ans de plus que lui je me demande s'il n'est pas temps de me faire retaper la couenne, raboter le cuir, retendre le derche, redurcir les miches et remonter en sautoir les bijoux de famille.

Quand j'aurai la peau lisse comme une piste de curling je pourrai enfin assumer pleinement mon fantasme de vieux beau, baudruche esthétique, me préférant en rat beau qu'en bas laid.

Ceci dit, la raideur excessive des peaux finit par ressembler à la rigidité cadavérique et de se faire tirailler c'est méga laid (ça c'est l'à-peu-près le plus indigent du siècle).

Je crois que je ne suis pas encore mûr pour me retrouver avec la gueule amidonnée ; j'y repenserai à l'approche de mes 90 ans. D'ici là, je m'appliquerai sur le derme de la crème Kelserarien.

Allez, je prends mon morey et je me casse. DMOS

GO GOAL !

(mercredi 28 mai 2014)

Jésumarijosef, elle va commencer ! La planète en tremble de désir, pantelante et déjà conquise : la coupe du monde de fricball -ah, merde, ma plume a fourché- de football.

Presque un mois de bonheur masochiste : au milieu de quelques moments de grâce d'un jeu réinventé ou redevenu plaisir, il faudra

supporter les mirlitonades des journalistes déchaînés, les séances de décervelage de la publicité et les interviews affligeantes, dignes d'un soir de défaite électorale ou d'un entretien philosophique avec un culturiste.

Après les épuisants rebonds de la petite balle jaune à Roland Garros, nous suivrons la course des millionnaires shortophiles et amateurs de bimbos (pas Bilbo, certains confondraient hobbit et hobby).

Et quand nous aurons bu la coupe jusqu'à la lie, il faudra finir de digérer les sentiments mélangés que nous inspirent la course au gigantisme dans les financements, la dimension des stades, le nombre des spectateurs et se rincer la gueule d'un arrière-goût amer.

Allez, je prends mon morey et je me casse voir ce qu'en pensent les poissons.

ARCHI : L'ART CHIE

(lundi 23 juin 2014)

Jésumarijosef, je pédalais nonchalamment, jetant un oeil distrait -mais pas trop- aux jolies femmes estivalement vêtues, quand un panneau m'interpella : "*Prochainement ici Les Jardins d'Ithaque*". Et, alors que mon esprit voguait déjà vers Homère, mes yeux descendirent jusqu'à la représentation du projet : derrière trois arbrisseaux, un rectangle de béton, égayé de blanc et de marron, orné de balcons pleins qui sont à l'architecture ce que les poches sous les yeux sont pour les acteurs quinquagénaires.

La violence du décalage entre la légende et le dessin était telle que j'entrai dans une phase de fulmination ; parlant tout seul sur mon vélo -ce qui m'arrive de plus en plus souvent- je me complus à dire tout le mal que je pense du Bauhaus (et surtout de ses épigones) ainsi que de Le Corbusier et les architectes brutalistes qui ont précipité l'esthétique de nos villes vers le degré zéro de la séduction. Moi qui, pour la période moderne, suis un amoureux de l'architecture organique, de Franck Lloyd Wright et autres Gaudi ou Boffill, toutes ces copies consternantes de

bâtiments qui étaient novateurs dans les années 30 me font entrer dans un état de rage.

Car rien n'égale la beauté d'un corps féminin, la naissance d'une poitrine, l'épanouissement d'une croupe, la tendresse d'une épaule, la fine cambrure d'un pied ; or, plus une courbe dans la construction standard contemporaine ; de l'angle, du carré, du pointu ! Outre sa dimension humaine, l'architecture a perdu sa part féminine, préférant le massif et le viril à la volupté. Et qu'y a-t-il de plus phallique que ces immeubles-tours des quartiers d'affaires ? Autant d'endroits où je n'aurai pas envie de me nicher.

Allez, je prends mon morey et je me casse. DMOS

AIE CE BEUH QU'ÊTES CHAT LANGE

(vendredi 29 août 2014)

Avertissement : les inventeurs de cette manifestation qui s'impliquent contre la maladie de Charcot ne sont pas l'objet de cet article.

Amis cons (et je sais que vous êtes nombreux), vu que vous me semblez d'humeur espiègle et joueuse, voire badine, n'écoutant que mon empathie -et non ma pitié qui est de l'empathie empâtée- je me suis essoré le bulbe en première pression à froid pour trouver quelques activités récréatives qui vous redonneront goût à la vie dès que vous vous serez lassés de vous balancer des seaux d'eau glacée sur la couenne.

Ainsi donc, et je vous demande de croire à mon plus total sérieux, je vous suggère les folâtreries suivantes :

- jet d'un seau de votre propre merde (voir le petit côté écolo-pédagogique ou rétro-scatologique)

- jet d'un sac poubelle de bloc opératoire (obtention possible du look médecin de guerre)

- jet d'un marteau de boucher (en vue d'un effet boeuf)

- jet d'un seau de livres (occasion pour certains de toucher des bouquins une fois dans leur vie)

- jet d'un seau de slips (chacun reconnaîtra les siens)

- jet d'une boule de jeu à la lyonnaise (ça fera deux boules creuses)

- jet d'un quolibet (occasion pour certains d'apprendre un mot nouveau)

- jet d'un bilboquet (celui-là, c'est juste pour le fun avec quolibet)

- jet d'un con (un con sur un con = 1- des cons gelés 2- des cons potes (deux pommes) 3-des cons sidérés).

Vous aurez noté : c'est la rentrée, j'ai le jeu de mots pâteux, je ne me suis pas bien réveillé de mes vacances.

Et la prochaine fois que vous voyez un glaçon dites-lui que mon pastis l'attend. Allez, je prends mon morey et je me casse.

TAXES : HI ! FOLIE : AH !

COLERE : PAS ?

(mercredi 24 septembre 2014)

Jésumarijosef ! J'ai les boules (pas de pétanque, vous croyez que c'est l'heure !?)...

Je m'étais levé serein, calme comme un bébé qui vient de pomper sa dose au sein maternel, quand, dans un mouvement aussi incontrôlé que moralocide, j'ouvris ma radio -les puristes, laissez vos remarques sur cette expression dans votre poche- et pire encore, sans changer de station, RTL en l'occurence.

Il faut vous dire qu'à l'ordinaire nous déjeunons avec France Musique afin d'éviter de nous suicider tout de suite à l'annonce des nouvelles du jour.

Peste, morbleu et -j'ose le dire- ventre de biche ! Alors que le journaliste égrénait les meurtres de première fraîcheur et les attentats tout juste sortis du four, ma bonne humeur s'évapora comme nos sous en automne (je parlerai du physcus cannibalis plus tard), puis mon ire vint, boutée par deux questions -en quelque sorte mon ire aux quois- que voici :

1- Existe-t-il des gens assez tordus ou assez cons pour assister sans frayeurs à la lente agonie des agriculteurs, à l'extinction du monde paysan ?

2- Il n'y a donc personne, parmi les hautes intelligences qui nous dirigent, pour siffler la fin de la Saint-Barthélémy des impôts locaux ? Car, enfin, les sommes demandées, au regard de nos moyens, sont devenues ubuesques et bien des gens qui se sont saignés vingt ou trente ans pour acquérir leur logement doivent envisager de vendre leur toit, parfois après avoir négocié trois kopecks leurs meubles puis leur voiture.

Je ne saurais vous dire précisément ce que j'ai entendu qui m'a mis dans cet état mais me voilà tout estranciné et seul un bon petit plat à midi ou un gentil câlin plus tard pourra me remettre les sangs en repos.

Allez, aujourd'hui je ne prends pas mon morey parce qu'il pleut et qu'il n'y a pas un pet de vent. Quant à me casser... DMOS

P.S. : J'ai déjà commis des à-peu-près pourris, mais celui de mon titre, outre qu'il demande des connaissances en biologie marine, me semble un "must". Et demain vous pourrez dire que vous avez lu mon "best" hier. Navrant...

RETOUR SUR UN VIEILLISSEMENT

(vendredi 26 septembre 2014)

Jésumarijosef, l'estoc de massue en pleine poitrine, l'atemi félon dans la nuque, le coup de Jarnac médiatique ! Une nouvelle fois ma radio m'a bourrelé -pour les bourrelets repassez, je n'ai pas un gramme de trop- alors que je m'apprêtais, repu, à quitter la tablée matutinale.

L'information fatale : Malcom Young, membre éminent d'AC/DC, atteint de démence et d'amnésies après un accident cérébral. Et là, tout à coup, mastiquant encore ma dernière bouchée de pain azyme, je fus téléscopé par l'express temporel ; on met des mois à oublier les petites misères de l'âge et la tête qu'on voit tous les jours dans le miroir... Et boum ! Le temps vous attrape par l'oreille pour vous rappeler que les aiguilles sont en rotation accélérée et tout ce que nous cachions au fond de la mare remonte à la surface. Comme dit le poète, mes vingt ans c'était hier...

Alors je me suis mis à supputer, et même à suppurer du grisâtre : Angus Young, le lutin à la gibson, approche de la soixantaine, Sharon Stone a cinquante six ans et moi-même je ne me sens pas au mieux de ma forme.

Dire que je connus mes premiers émois sexuels en apercevant la superbe croupe de Dora Doll dans un film dont j'ai oublié le nom (je devais être en sixième)... Voilà qui enfonce encore un peu le clou, que dis-je le piquet, le poteau, le mât !

Allez, je vais jouer au jeune, prendre mon morey et me casser. DMOS

PIS, KIKI !

(mercredi 29 octobre 2014)

Jésumarijosef, des comédiens qui écrivent des romans avant de passer à la mise en scène... des animateurs d'émission qui composent de livres, des pièces, jouent, réalisent des téléfilms... des hommes politiques qui rédigent romans, sommes théoriques et mémoires... des musiciens qui peignent, sculptent et composent des haïkus...

Et nous alors ? Nous sommes des rikikis. Quand je pense aux quatre pages que je mets -laborieusement- trois heures à noircir je me sens de la taille d'une amibe. Et vous, qu'est-ce que vous aurez fait dans une journée entière ? Je ne sais pas moi, concocté un ballet, un essai économique, la chapelle sixtine... Eh oui, vous êtes comme moi, à vous demander comment on peut être aussi petit quand d'autres sont si grands.

Enfin, dans quarante ans on ne se souviendra plus d'eux... comme de nous d'ailleurs.

Je m'étais pourtant levé du bon pied ce matin ! Allez, je prends mon morey et je me casse. DMOS

Mon bêtisier : j'ai failli écrire "eux c'est le talent, nous c'est le tas lent" mais un reste de dignité m'a retenu, alors je fais comme à la télé : je cuisine les épluchures.

VISION A LA BRUEGHEL

(jeudi 9 octobre 2014)

Jésumarijosef, hier, d'un seul coup, j'ai réalisé qu'une religion, non répertoriée, avait investi presque toute la planète. J'avais été, jusque-là, totalement aveugle. Pourtant elle présente toutes les caractéristiques nécessaires : un Dieu, des temples, des grands prêtres, des religieux de terrain, des missionnaires, des millions de fidèles.

Comment ai-je pu me vautrer dans une telle inconscience ? Alors que je batifolais intellectuellement, m'indignant un jour contre les intolérants religieux, un autre contre les fanatiques en idéologie, de nouveaux cathares édifiaient leur pouvoir dans l'ombre et aujourd'hui le monde est dans leurs mains.

Il fallait bien que je leur trouve un nom : ce sont les lucristes, adeptes du lucrisme. Leur Dieu c'est le profit, auquel ils sacrifient tout (à part eux-mêmes) : individus, pays, animaux sauvages, états, paysages,...

Leur credo est : pour servir ton dieu (et toi-même) tu mentiras, tu asserviras, tu bousilleras. La force de leur doctrine est telle que même ceux qu'elle lèse la considèrent comme unique et irremplaçable.

Les lucristes ont construit des lieux de culte : leurs plus belles cathédrales s'appellent siège social, bourse, centre financier. Les fondateurs, qu'on appelle les Invisibles, sont aussi puissants que discrets et se reproduisent par génération spontanée.

Les grands prêtres établissent l'orthodoxie de la pensée. A la seule évocation de leur nom chacun est étreint par l'angoisse ; toujours graves, ce sont les Imprécateurs, que les béotiens nomment Economistes. Ils stigmatisent la bêtise et l'inconséquence du petit peuple, qu'ils renvoient à sa médiocrité par des mots magiques : dette, faillite, inquiétant, réforme, gaspillage, déficit, urgence.

Les religieux de terrain relaient cette pensée et sacrifient à leur dieu. Ils sont d'ailleurs récompensés de leur zèle sous forme de friandises spirituelles (dividendes, intéressement, stock options).

Les missionnaires parcourent le monde pour combattre l'influence malsaine des schismatiques et d'une foule d'hérétiques (gauchos, écolos,

altermondialistes, religieux félons, écrivains non alignés,...). L'ordre le plus respecté possède son prieuré à Bruxelles ; c'est celui des Lobistes.

Les millions de fidèles, même s'ils ont parfois secoué le joug sous lequel ils courbent l'échine, reconnaissent à présent le bien-fondé de la doctrine. La partie du dogme qui leur est enseignée s'appelle La sainte Entubette ; en voici quelques extraits :

Indigne tu es, aussi anonyme que remplaçable.
Bénis la main qui te fournit ton croûton quotidien.
Hors du lucrisme pas de salut, juste le chaos.
Toute autre pensée est pernicieuse et te vaudra l'Enfer.

Brutalement, j'ai bloqué mon esprit, je l'ai protégé de ce délire dangereux, car aucune réalité ne saurait être aussi aberrante.

Malgré tout, aujourd'hui il me reste un goût d'amer dans la bouche.

Tant pis, je prends quand même mon morey et je me casse. DMOS

GO GOAL II

(mercredi 5 novembre 2014)

Jésumarijosef, aujourd'hui j'ai envie de me faire des amis... Je vais commencer par les footballeurs, pour lesquels rien n'est jamais trop beau pendant que pour le contribuable l'impôt n'est jamais trop cher.

Je ne vais pas entonner la rengaine du salaire des joueurs, je vais juste m'énerver à propos des pelouses ; quand on connaît leur coût d'entretien (150 000 euros annuels pour le Parc des Princes) et que l'on voir les joueurs exécuter des glissades, crampons en avant, dès qu'ils marquent un but, on tempête.

Et moi qui n'ai même pas de gazon dans mon jardin et qui ai joué vingt ans sur des stabilisés qui m'ont écorché jusqu'au derme !

A présent au tour de la F1 ; déjà on parle de sport mécanique, ce qui constitue pour moi un oxymore journalistique, une antithèse physiologique, mais enfin... Quand on sait que la piste de Sotchi -tiens, ça

faisait longtemps… cf le billet SOTCHI BLUES- pour le grand prix de Russie a coûté vingt millions d'euros au km, on est en droit de vitupérer.

Et moi qui me tracasse pour la réfection de la route de mon lotissement, une dépense de sept mille euros ; pauvre couillon !

Je sais, aujourd'hui je suis moins marrant mais il faut dire que j'ai manqué des super vagues hier… Alors, je range mon morey et je me casse. DMOS

DEGLUTITION DIFFICILE

(dimanche 21 décembre 2014)

Le patron de Monsanto -entreprise de cadeaux aux générations futures- et son maigre salaire de 13 millions d'euros par an , le président d'Alstom -sorte de Santa Claus pour General Electric- et sa prime de Noël de 4 millions d'euros, le dirigeant de Time Warner Cable -nominé pour sa gestion médiocre- et son parachute doré de 85 millions d'euros : c'est décidé, pour les fêtes je m'offre un magnum de Primpéran… à moins que j'opte pour un coffret de suppositoires.



(vendredi 6 février 2015)

Jésumarijosef, qu'ils sont beaux ! Comme je les admire, comme je les chéris, comme je les révère !
Qui me direz-vous ?

Mais, mais, mais, voyons... Ces costumes trois pièces aux tissus indémodables, ces cravates si respectables, ces sourires de crocodile alternant avec la mine d'un comptable qui vient de trouver un trou dans sa caisse. Cette componction explicative à notre attention, nous béotiens incurables, petit peuple non rolexisé, chiure de mouche sur la calandre de leur berline de fonction.

Ça y est, vous les avez reconnus : tous ceux qui nous expliquent que nous sommes de vilains garçons parce que nous coûtons trop cher à l'assurance maladie, aux caisses de retraite et aux employeurs, mais qui sont incapables, par exemple, de mener une vie décente en-dessous de 2,5 millions par an soit plus de mille fois mon revenu annuel (mes hommages cher ex-président).

Comme je le disais dernièrement à un ami "*Je ne sais plus quoi faire avec mon argent... il disparaît avant que je le touche !*"

Ces admirables conseilleurs, parangons de frugalité, me rappellent un économe qui venait pendant notre repas lycéen, sa proue abdominale en avant, nous expliquer qu'il ne fallait pas se goinfrer en débarrassant ses dents, au moyen d'une allumette taillée, des surplus de son dernier repas.

Bon, la mer est encore gratuite. Je prends mon morey et je me casse. DMOS



(mardi 24 février 2015)

Jésumarijosef, merci ! Ils l'ont fait : la coupe du monde de football en hiver.

Ô infinie jubilation !

Alors que depuis ce matin je n'ai d'actif que mon pinceau, le trempant mécaniquement dans le bidon de blanc, la délivrance vient

d'intervenir à 18 h. avec cette merveilleuse nouvelle. En 2022 le mondial -le Qatar recevant cet évènement sportif majeur- aura lieu pendant les frimas proche-orientaux. Chantez hautbois, résonnez musette !

Mon cerveau, vide depuis mon premier pas sur la carpette matutinale, se réveille : 2022... 22 v'là les frics ! Vingt-deux billes sur le tapis vert. On n'en a pas fini avec les conneries... je ne vois pas le cas tari. Voilà la coupe du monde de Fous de balle, la coupe immonde de foot pâle, le mondial du bas-long-rond, la grand messe des shorteux millionnaires, les "pas nems êtes sire qu'en cesse" (du pain et des jeux) du vingt-et-unième siècle, le dernier refuge du sacré sur cette Terre bouffée par l'intolérance et le cynisme.

Alors que le 14 février 2014 je me gaussais déjà du choix du Qatar et des stades climatisés, je n'espérais pas deux secondes une pareille foutraquerie. C'est tellement beau que je n'arrive plus à refroidir mon cerveau; imaginez toutes les merveilles que cette décision -si elle est entérinée- va rendre possible : défilé de pères Noël sur le stade à la place des pom-pom girls; ballon blanc pour rappeler les boules de neige ; dôme du stade décoré de boules et de guirlandes géantes auxquelles on suspendra des pancartes publicitaires des produits conseillés pour l'hygiène sportive [Ma queue dos, Qu'au cas qu'holà, Bure guerre quine, Harry beau, Pet peut si qu'au las, Smyrne off, Riz quart, Jauni wok heure,...]; et pourquoi pas, lors de la cérémonie d'ouverture, un petit show sur Jesus from Nazareth sauce business [Marie avec le "ballon", l'âne et le boeuf remixés en chameau et fennec, défilé de l'apôtre pride, défilé de mode tendance rois mages,...].

Mon Dieu, mon Dieu, je crois que nous n'avons pas fini de vous distraire. Dès que le vent aura fini de décorner les cocus, je prendrai mon morey et je me casserai. DMOS

DESOBEISSANCE

(samedi 28 février 2015)

Jésumarijosef, tous ceux qui s'esbaudissent devant le *Traité de désobéissance civile* de Thoreau -moins arnachiste qu'on pourrait le penser- devraient soutenir Erri de Luca, écrivain minéral comme Le Clézio, qui a le courage de s'opposer à la folie dispendieuse et naturocide des dirigeants de France et d'Italie.

Nous ne sommes pas loin du stade où on entreprend des grands travaux, non par nécessité d'équipement, mais pour maintenir des activités (il y a eu moins d'indulgence pour la métallurgie) ou se tailler un costume de grand décideur.

Pour l'instant, pas trace, dans ce genre de décision, de questions philosophiques sur le sens que nous donnons à la civilisation, les droits des habitants ou notre façon de disposer de notre environnement.

Il ne faut avoir lu aucun des livres de De Luca pour s'indigner de sa résistance ; je vous conseille *Sur la trace de Nives* et *Le poids du papillon* : vous comprendrez son amour de la montagne et ce qu'il peut souffrir de l'inconséquence des politiciens, alors qu'ils font des moulinets avec les bras pour annoncer des sommets trompe-l'oeil et des réformes poudrozieux.

Allez, je me casse, sans prendre mon morey, car ce matin je me suis offert une petite séance de surf en kayak. N'abusons pas. DMOS

AH, MER ! TU ME...

(dimanche 22 mars 2015)

Jésumarijosef, non seulement les quinze jours de repos forcé de mon blog -merci, pirate de mes deux- ont éparpillé mes chers petits

vampires mais cette fin de semaine m'a irrité comme un vieux rasoir passé à sec sur mes joues.

Cela a commencé avec cette éclipse qui s'est éclipsée ; des milliers de jobastrons* attendaient avec leurs lunettes et n'ont vu que de la purée de pois... Étonnez-vous qu'après cela ils n'avaient plus la patate !

Cela a continué avec la marée du siècle ; déjà, j'habite au bord de la grande bleue, alors le coefficient de marée, bernique ! Ensuite, j'avais passé trois heures de la matinée sur l'eau -au pointage d'un merathon- balloté par des jolies mémères (creux de deux mètres et vagues croisées) et le soir que vois-je ? Un peu d'eau qui vient toucher les quais puis les mêmes jobastrons -sans lunettes- qui marchaient sur la passerelle du mont Saint-Michel pensant voir passer un tsunami !

Alors je me suis dit " *Calmons-nous avec un brin de lecture*." et j'ai empoigné mon Télérama : hélas ! La Jalousie aux dents jaunes et à l'haleine fétide s'y était tapie : couverture sur Eric Reinhardt, prix du Roman des Etudiants, titrée ILS ONT VOTÉ POUR LUI ; page 6, interview de Marc Dugain, homme d'affaires, entrepreneur, écrivain, cinéaste... Écrasé par ma petitesse j'ai expédié la revue sur la table basse.

Croyez-moi, écrivain méconnu c'est pas de la tarte, à peine du clafouti... Allez, je ne prends pas mon morey parce que j'ai eu mon content d'écume, mais je me casse vite fait. DMOS

*De nombreux lecteurs (trois ou quatre?) s'interrogent sur la différence entre *jobastron* et *bigassole*.

Un *jobastron* c'est vous et moi, béotiens qui croyons encore aux lendemains qui chantent, mais aussi tout fatigué du bulbe qui croit avoir la solution miracle aux problèmes du monde.

Les *bigassoles* sont tous ceux qui nous pourrissent la vie, gros oiseaux qui viennent fienter sur notre transat au moment où nous arrivons avec notre café, nos lunettes et un bon livre pour buller au soleil.

BONHEUR MELANCOLIQUE

(vendredi 27 mars 2015)

Jésumarijosef, deux heures de surf sous un soleil éclatant, hier matin, quel régal ! Le plaisir gratuit de s'envoler sur le tissu étincelant de la vague puis l'heureuse fatigue, les muscles délicieusement pétrifiés, avant de régaler sa faim d'un sauté d'agneau...

La mer est d'une beauté qui rend insignifiante toute construction humaine.

Et là, tandis que je rassasie mon regard, ne voilà-t-il pas que le diablotin, qui court volontiers dans ma cervelle, se met à me titiller ! Parce qu'en fond de mes vagues, de l'horizon de moutons et de houle, j'aperçois les tours, les immeubles de La Seyne.

Alors, je pense, Dieu sait pourquoi, à ce gouffre visuel entre les villages du Yorkshire, les petites villes du Sussex, et les faubourgs bétonnés des grandes cités anglaises.

La différence d'échelle est ahurissante, tout autant que le refus de l'esthétique. Je crois que les prosaïques ont (pour l'instant) pris le pouvoir puisque le monde se dépoétise à marche forcée.

Et me remontent, comme un renvoi aigre, mes détestations récurrentes : le Brutalisme de Le Corbusier, la Bigness de Koolhas, l'uniformité planétaire de l'architecture ordinaire.

Devant cette soie bleue qui se rompt en écumant jusqu'au rivage, je me demande pourquoi, chez les urbanistes, cette haine de... l'imprévu, le pittoresque, le charme, le local, l'ornement, la modestie, la taille humaine, la poésie !

Et puis je regarde ma grande bleue qui vient battre à mes pieds et je pars la rejoindre, heureux comme un gosse.

Donc, vous comprendrez qu'aujourd'hui je ne prenne pas mon morey et que je me vautre dans un transat avec le *Walden* de Thoreau. DMOS

HOPOSTOUFFIA

(mercredi 1 avril 2015)

Jésumarijosef, ça y est ; j'en ai la "stouffia", l'overdose gravissime, la réplétion quasi vomitive. Je ne peux plus supporter les discours des politiciens.

Que ce soit les chattemites de gauche, les prétentieux de droite, les gourmands d'extrême-droite, dès qu'ils parlent j'ai la glotte qui coince, la migraine qui pointe. Même les écolos arrivent à m'insupporter.

Rien que l'idée de feuilleter un des livres pondus complaisamment par nos hopos [Hommes politiques] me flanque une nausée de mousse à sa première sortie sur un dragueur de mines un jour de mistral, moi qui ne connaît pas le mal de mer.

Je ne sais pas combien de temps peut durer cette crise d'hopophobie mais j'envisage de consulter un rebouteux, au cas où il saurait redresser mon opinion et me redonner l'appétit électoral.

J'attends si peu des politiques que je vous fiche mon billet -très fin- que le prochain sommet sur les changements climatiques donnera plus de vent que les Quarantièmes Rugissants, un peu comme un éléphant qui se concentrerait un quart d'heure pour accoucher d'un pet de souris. Et du moment que les petites affaires des ploutocrates reprendront, le monde se recouchera en paix, en attendant la prochaine crise. Un peu comme un tubard qui vient d'apprendre que son cancer n'a pas bougé depuis un mois et qui s'allume tout de go une cigarette.

Ceci dit, j'espère encore en une mutation idéologique des jeunes mecs. Et puis, une fois sur l'eau je n'entends plus les hopos, juste les mouettes. Il ne manquerait plus qu'ils viennent sur mon spot... Allez, je prends mon morey et je me casse. DMOS

PLUIE DE SOUPE

(mercredi 15 avril 2015)

Jésumarijosef, surfer n'empêche pas de réfléchir et devant le miroir bien trop lisse de la Méditerranée étale -ouah, le style- les entrées maritimes m'ont pénétré, comme des nuages d'intelligence. Et je me suis dit...

Il n'est de richesse que par la captation de l'argent public ou de la pécune des particuliers. Mettons de côté la captation frauduleuse (c'est un autre sujet), imaginons que la richesse soit une rivière ; chacun de nous entre dans l'eau et essaie de remplir sa gourde, juste de quoi vivre décemment. Le problème est que certains se placent en amont et installent une motopompe tandis que le plus grand nombre, en aval, dispose à peine d'un filet d'eau.

Assez satisfait de mon raisonnement aqueux je me suis risqué à penser que le premier problème économique de l'humanité est la répartition des richesses; peu importe que d'aucuns soient généreusement rétribués si nul n'est payé une misère.

C'est alors que, tombant dans une pathétique naïveté, j'ai rêvé d'un principe universel : que tout travailleur devrait toucher un salaire qui le rende redevable de l'impôt. Sinon, on ne parlera plus de salaire mais d'aumône.

Enfin, il m'est revenu ce proverbe brésilien : "*Quand il pleuvra de la soupe, les riches auront des cuillères, les pauvres des fourchettes*". Je me suis dit qu'il était grand temps de le réactualiser. Je ne sais pas moi, "*...les riches auront des entonnoirs et des bassines, les pauvres auront des passoires et des serpillères*" ?

Sur ce, les nuées marines se sont dissipées mais la mer est restée désespérément plate... Allez je range mon morey et je me casse. DMOS

DIVERS

RETOUR DE CONGE ET REFLUX GASTRIQUE

(mardi 26 août 2014)

Ah quel plaisir de retrouver mon cher petit blog ! Quand je pense à toutes ces indignations, ces ires et ces imprécations dont je n'ai pu me débonder pendant un mois et demi de vacances, j'en tremble encore.

Au chapitre gentillesse, merci à tous les humains que j'ai rencontrés, ici et là, et qui m'ont donné envie de croire encore à l'humanité.

Au chapitre humeur, il faut que je vous parle de mon indigestion de l'été. J'avais déjà eu quelques symptômes en 2012 et 2013 (lourdeurs gastriques avec renvois aigres afférents) mais cette année je suis parvenu à la nausée, avec promesse de vomissure pour 2015.

Vous vous demandez de quoi je vous parle et vous avez raison ; alors accouchons... Vous avez bien remarqué, vous aussi, cette mode qui fait fureur, ce nouveau must de l'élégance urbaine, cette touche de goût dans le paysage : le hangar. Si un mot plus approprié existe pour désigner ces édifices, faites-le moi savoir.

Du plus charmant village aux plus élégantes de nos cités, en passant par quelques charmants et rustiques vallons, les hangars commerciaux et artisanaux poussent comme des girolles après une pluie d'été. Rouge cerise, jaune canari, fuchsias ou verdâtres, ils rentabilisent des espaces jusque-là stupidement abandonnés à des activités agricoles dont on cherchait en vain l'utilité.

Voilà ce que j'appelle de la décoration : au lieu de la laideur d'une prairie semée de fleurs, d'un bosquet verdoyant ou de quelque chêne vénérable, la beauté de murs en tôles aux fins coloris, agrémentés de quelque enseigne à l'élégance discrète !

Il y a belle lurette, d'aucuns éditaient des livres tels que La France des abbayes, des châteaux ou des cathédrales. Futurs Mérimée(s), j'attends vos opus : La France des hangars, des casemates et des baraquements. Je m'en régale d'avance.

LA BIGASSOLE

(vendredi 10 octobre 2014)

J'avais découvert, il y a bien deux lustres, un animal mythique, un oiseau au gros croupion, au comportement aberrant, au caquètement aussi horripilant que stupide : la bigassole.

Je le croyais en voie de disparition : erreur ! Il pullule et ses poussins couillons volètent partout.

Gentes dames et beaux messieurs, la chasse est ouverte... Allez-y de bon coeur. Même au gourdin et à la machette.

JOBASTRONNERIE

(vendredi 24 octobre 2014)

Je suis toujours persuadé que le monde est plein de jobastrons (sinon comment expliquer que les manipulateurs de tous crins continuent à prospérer) et le premier de tous c'est moi.

Car, admettez-le, il faut être le premier des couillons pour se crever la paillasse à chercher de l'original, pour mettre trois ans à écrire un bouquin que cinq mille personnes finiront par lire d'ici cinq ans, alors qu'un livre de témoignage -une "ex" de président, je crois- rédigé assez vite a dépassé les 700 000 exemplaires en moins de deux mois.

Le seul truc qui me console c'est que je ne suis pas le seul écrivain à se sentir désemparé en ce moment... Ah, et aussi le prix Nobel de Modiano, c'est un peu de baume sur mon ulcère.

Ô lecteurs incontrôlables, merci pour ce moment (de déprime).

J'ACCUSE OU J'ABUSE

(vendredi 7 novembre 2014)

Moi qui n'ai guère manqué de scrutins depuis ma première carte d'électeur je suis comme vous : lessivé par les hommes politiques, tous partis confondus. Mais je me révolte encore devant le mensonge et la poudre aux yeux. C'est pourquoi...

J'accuse les politiciens d'avoir sciemment ignoré et tourné en dérision les analyses imparables que des gens bien plus intelligents que moi leur ont mis sous le nez, et ce depuis plus de trente ans.

Aucun rappel à l'ordre n'a été écouté et même aujourd'hui tous les sommets de la terre, grenelle de l'environnement et autres balivernes sont autant de muletas sous lesquelles ces toréadors ultralibéraux cachent l'épée qui assassinera les générations futures. Mort brutale ou à petit feu, je n'en sais rien.

Si vous pensez que je suis un vilain jihadiste vert, lisez trois ouvrages et faites-vous une opinion :

1- Les limites de la croissance, sous la direction de Dennis Meadows, écrit en 1972

2- Le pouvoir de vivre, sous la direction de Brice Lalonde, paru en mars 1981

3- J'accuse l'économie triomphante, Albert Jacquard, paru en 1995.

J'aurais pu citer d'autres oeuvres mais ces trois livres ont le mérite d'être très clairs et de correspondre à des décennies différentes ; c'est dire si nos hommes politiques, gens parfaitement intelligents au demeurant, ont peu d'excuses à faire valoir.

J'enrage quand je pense qu'ils ne seront plus de ce monde le jour où il faudra rendre des comptes à nos descendants.

Incendiez-moi avec un commentaire si je me trompe.



(mercredi 19 novembre 2014)

Bien que complètement absorbé par des travaux de peinture dans ma maison je ne pouvais pas ne pas vous adresser un petit clin d'oeil en cette journée mondiale des toilettes; à l'occasion de cette date

mémorable mon modeste blog, *yadupeku?*, s'associe à la détresse de tous ceux qui ont des mas sans gogues mais pas sans démagogues, à ceux qui n'ont jamais entendu le doux friselis de la chasse d'eau, à ceux qui n'ont jamais eu l'occasion de connaître l'angoisse existentielle qui vous saisit au moment de la disparition des matières dans le maelstrom implacable de la cuvette.

A tous, *YADUPEKU?* vous souhaite un avenir peuplé de cabinets, de latrines et de vespasiennes.

GAI, T'ES ?

(mardi 10 février 2015)

Le problème des billets d'humeur c'est qu'on finirait par en avoir, de l'humeur. Alors, pour rassurer ceux de mes lecteurs qui penseraient que je broie du noir -j'ai hésité sur l'expression vu l'actualité un peu tendue- que j'atrabile, que je me grouigne*1, voici un billet d'hume-heur.

Abstraction faite de tous les véreux, vicieux, sadiques, fanatiques, accapareurs, jobastrons et niquedouilles, j'ai le bonheur de fréquenter des gens agréables, bienveillants, francs, intéressants mais désintéressés, consciencieux et humains.

Leur amitié est le petit radiateur auquel je réchauffe mes crises d'arthrose intellectuelle ; ils sont ma petite pompe à essence de joie et dès que j'en croise un je fais le plein. Si je n'ai pas encore assez chaud au moral je salive quelques friandises : un pénéqué sur le divan quand le soleil de 13h.30 chauffe mon crâne et ma nuque, le goût du couscous de midi et ses suaves bouchées d'agneau, une pensée de mes montagnes du Cantal et de ma forêt préférée, le souvenir de la voix de Dee Dee Bridgewater parlant amoureusement à un micro*2, la grive que j'ai observée tout à l'heure au pied de mon citronnier.

Merci à tous, aujourd'hui vous m'avez donné l'envie d'écrire ce poulet au sucre candi (vous n'espériez tout de même pas vous en tirer sans un petit ludonyme pourri !), ce loukoum épistolaire que n'aurait pas renié Barbara Cartland.

*Voir mon roman HIER, LA TERRE (si j'attends après les autres pour me faire la pub...)

*Bouffée de chaleur mémorable lorsqu'elle avait susurré quelques mots torrides sur France Inter, dans l'émission "*A titre provisoire*" de Daniel Schick, à une époque où ma barbe était encore de jais.

EPANCHEMENT D'ACRIMONIE

(jeudi 12 février 2015)

Et voilà... je savais bien que mon dernier article était trop sirupeux ! A présent je suis d'une humeur de chien, faute aussi à une sieste trop prolongée.

Du coup, comme un verrat dans sa bauge, je me complais à ruminer les derniers ronds de jambes politiques et autres caquetages financiers : les histoires d' H.S. baissé, de prix des transports en commun qu'ils sont pas assez chers (les gars de la cour des comptes, ils n'ont pas pris le métro ou le RER depuis des siècles !), la réforme de la taxe foncière (ce projet me rassure à peu près autant qu'un type qui me suit dans une ruelle obscure avec une batte de base-ball),...

Je bois une tisane bien dégueulasse pour me remettre et, vertudieu! j'apprends que le musée des Beaux-Arts de Lyon a lancé une souscription dans le but d'acquérir un tableau de Racine (et moi qui vais bientôt démarrer ma cure de décoctions d'aubier de tilleul du Roussillon) : mon sang ne fait qu'un tour. Le but est certes vertueux, mais 250 000 euros, c'est du lourd.

A force, ils vont nous épuiser le potentiel du financement participatif et la générosité citoyenne ; si des institutions telles que les musées commencent à capter des sommes pareilles que restera-t-il dans la bourse des quidams pour soutenir les petits écrivains et leurs projets éditoriaux (vous remarquez que, outre le ronchonnement, je cède à la mesquinerie) ?

Et puis on me tartine le cervelet avec ces histoires d'évasion fiscale à longueur de semaine, alors, quand je vois que le fisc m'a pompé plus de trois mois de retraite je m'abandonne à la fulmination (il y a les Femen, moi ce serait plutôt le Fulmen). Sapristi, j'entends que la mathématique qui s'applique à moi soit la même pour les autres, et encore plus quand il s'agit d'entreprises qui suintent de fric ; les à ma zone, à Peul, et que sonne, ouah le mart[eau], mi-crocs softs, ce tas rebuque*, [za]za ras,... (je suis obligé de flouter les noms, mes royalties d'écrivain ne me permettant pas de soutenir un procès).

Enfin, un dernier relent de colère monte en moi, comme une éructation intérieure, car je me mets à penser à tous ceux des petits artisans de la culture qui se défoncent pour embellir notre vie -libraires, troupes de théâtre, musiciens, éditeurs modestes- premières victimes des restrictions budgétaires alors qu'il y a toujours assez de sous pour pondre un rond-point de mes deux.

J'en suis là de mon ire lorsque je réalise que ce soir je dîne avec des amis avant d'assister à un spectacle de Jacques Gamblin à Châteauvallon : tout à coup le monde m'apparaît d'une extrême douceur. Même toi lecteur, je te considère d'un oeil attendri et te prie de me pardonner cet épanchement de bile. Ce qui n'empêchera qu'à la prochaine occasion d'avoir les boules j'aurai de la bile (boule et bile, vous l'aviez vue arriver celle-là).

Sans rancune. Signé : Fulmen.

*Mot du très très vieux Français ; à partir du verbe BUQUER qui signifie frapper, rebuquer veut dire qui frappe moult fois le nase. Si vous préférez, rebuquer c'est puer, fouetter, cocotter, trouilloter, schlipoter, poquer.

EN-CAS

(samedi 14 février 2015)

Comme je vais partir quelques jours à la montagne pour méditer (à compte d'hauteur), je vais vous laisser, comme on laisse des croquettes au chat, deux de ces calembredaines que vous lisez avec un plaisir coupable, chers petits vampires.

"*On est si peu de chose dans cette grosse machine qu'est la société: être chiffonné, chiffon-né ; on est fiché, on est fichu, juste un fichu sur un nez ; on naît chiffe puis on est siphonné par cette société de chiffres, honnie.*"

Enfin, pour vous faire patienter une huitaine, un exemple d'indigence littéraire digne du Guiness des records.

"*Quel est le rapport entre la pizza calzone et l'opéra Cosi fan tutte ? ....Tout Mozart est là.*"

Là-dessus, champagne : c'est le centième texte de mon blog. Je sais que je déblogue complètement mais c'est la faute de ma maman qui m'a fait naître avec des muscles (tout chaud sorti du four j'avais déjà des petites boules au niveau des mollets) et un peu muscat (parfois, constatant autour de moi les ravages de la démence sénile, je me dis que je finirai complètement jobastre).

ALORS, ÇA VA ?

(samedi 21 février 2015)

Bonjour chers petits vampires, heureux de vous retrouver bien que je sois complètement déconnecté après quatre jours dans la neige et l'azur, dans le silence à peine troublé par le glissement des skis de fond. Pour l'instant je me sens aussi à ma place dans ma rue que le jour où je suis sorti du cinéma après avoir vu Dersou Ouzala : vous savez, cette impression d'avoir rétréci, de vivre dans une cage, de n'être plus qu'un homme lyophilisé.

J'évite les stations surpeuplées par manque de goût pour les files d'attente devant le tire-fesses, le bruit des béotiens en extase, le béton montagnard et les entorses du genou.

En revanche, le trip dans une vallée sauvage, raquettes aux pieds, en louvoyant entre les pins et les mélèzes, en contemplant les cascades de glace et les stalactites des ruisseaux, en relevant les traces de chevreuil, de lièvre ou de mouflon, je kife grave.

J'en suis encore tout ramolli ; mais ne vous en faites pas, l'acide de l'information ne va pas tarder à m'attaquer et je ne me donne pas huit jours pour céder à une crise de révulsion.

D'ici là, soyez sage, et lisez un peu de Cabu pour ne pas oublier ce qu'est le talent dans l'irrévérence.

ÉCRIRE... POURQUOI ?

(mercredi 25 février 2015)

La littérature est vaine en ce sens qu'aucun livre, aussi sublime qu'il soit, n'a produit de bouleversements notoires dans une société. La preuve? *Le dernier jour d'un condamné* de Victor Hugo n'a pas fait abolir la peine de mort -Badinter a été plus efficace- ; *Walden* de Henry David Thoreau, *L'utopie ou la mort* de René Dumont n'ont pas fait des Terriens des écologistes acharnés.

Quand un livre a un impact, il est limité à un domaine, un évènement ; c'est le cas de Voltaire dans l'affaire Calas ou de Zola dans l'affaire Dreyfus.

Alors, me direz-vous, pourquoi écrire ?

C'est la question que je me suis posée pendant les vingt ans où je n'ai pas cherché d'éditeur à mes six livres, parce que tout me disait que le destin de la littérature est dérisoire : tous ces auteurs, adulés de leurs vivants, tombés dans les culs-de-basse-fosse des anthologies et des encyclopédies ; tous ces livres, fiertés du catalogue d'un éditeur, dont on lit avec consternation la liste à la fin d'un roman et dans laquelle on ne connaît qu'un ou deux auteurs sur une centaine ; tous ces soleils littéraires défunts dont la pensée est mise en pièces selon les appétits des uns et des autres, parfois trahie, parfois utilisée par ceux qui le mériteraient le moins (Albert Camus, par exemple, dont se réclament des indignes).

Alors, pourquoi écrire ?

En ce qui concerne les autres j'en suis réduit aux suppositions : narcissisme, vanité, psychothérapie, concrétisation d'une disposition naturelle (comme quelqu'un qui court vite avec un ballon devient footballeur professionnel), besoin de transmission, nécessité intérieure (si je n'écris plus je meurs... pourquoi pas !), obligation financière -une fois qu'on est lié à une grosse maison-, et que sais-je encore !

Quant à moi, comme je suis un fruit tardif je l'ai réalisé très tard, le jour où j'ai aperçu la constante environnementale de mes livres : moi qui n'attends de la littérature ni notoriété -quel emmerdement !- ni argent -pour l'instant j'en ai plutôt perdu- j'écris pour trouver la petite fissure, la minuscule fente dans laquelle je pourrais m'introduire dans la muraille médiatique. Une fois introduit dans la citadelle j'essaierais -à ma façon plus grotesque que scientifique- d'exprimer une certitude qui m'a investi il y a près de quarante-cinq ans, et que l'état de la planète n'a cessé depuis de justifier : notre façon d'appréhender le monde est en contradiction avec sa réalité. Cette distorsion ne cesse d'augmenter et les effets délétères qu'elle engendre (et qui n'en sont qu'aux prémices) frapperont impitoyablement nos descendants.

Depuis quarante-cinq ans j'espère tous les jours me tromper. J'écris donc pour pouvoir un jour ouvrir ma gueule et crier le plus fort possible dans le porte-voix ; à défaut de cela, je n'aurais pas cherché d'éditeur et mes manuscrits dormiraient encore au fond d'un carton.

Je sais, aujourd'hui je ne vous aurai pas fait sourire, c'est assez dire la confiance que j'ai en votre intelligence.

NOUVEAUX VOLS DE BIGASSOLES

(vendredi 27 février 2015)

Vous n'êtes pas sans savoir que je suis le chasseur, à l'exclusion de tout autre animal, d'un volatile grégaire et prolifique : la bigassole. On a beau en éliminer ils abondent, ils pullulent ; en cette saison où la nature s'apprête à bourgeonner comme un ado à peau grasse, les colonies de bigassoles envahissent nos ciels, saturant l'air de leurs cris navrants, de leur odeur d'imbécillité et de leurs dandinements outranciers.

Deux vols ont particulièrement attiré mon attention : l'un au Proche-Orient où des néo-archéologues ont retouché des statues millénaires. Après la maison de maçon, voilà le musée de mes cons ! S'ils pouvaient venir revisiter certaines oeuvres bidon qui encombrent les MAM...*

L'autre aux Etats-Unis, où deux clébards ont officiellement convolé en des noces rupines, ce qui m'a rappelé qu'en 2012 un caniche et un coton -ça ne s'invente pas- s'étaient mariés pour la modique somme de 200 000 euros : j'avais dû combattre pendant quinze jours une furieuse envie d'aboyer.

*MAM : pas maman abrégé, mais musée d'art moderne.

COUCOUCHE PAS NIAIS

(lundi 2 mars 2015)

Depuis que je suis entré dans la soixantaine, je reçois toute une littérature publicitaire qui, dans un mouvement spontané d'empathie, me propose de soulager mes arthroses, d'aider à mon ambulation devenue difficile, d'étancher mes fuites urinaires, de faire tenir mon dentier et d'assouplir ma feuille qui -comme chacun sait- devient dure avec l'âge.

Mais ma lecture préférée c'est celle qui s'inquiète de ma virilité défaillante; l'un de ces courriers commence ainsi : "*Vous souvenez-vous de vos meilleurs rapports sexuels ? Faites appel à votre mémoire !...*" Exquise délicatesse, océan de légèreté et de bon goût. Ceux qui, pour répondre à cette question, doivent remonter aux calendes grecques seraient inspirés de commander d'urgence le coffret Formule Intense, avec son filme érotique gratuit en cadeau. Moi, comme je n'aime ni les capsules, ni les nunucheries érotiques, je m'abstiendrai.

Venons-en maintenant à ce que j'ai gardé pour la bonne bouche: le petit tract joint au courrier, qui s'ouvre sur la photo d'une bombe blonde, poitrine -à damner un séminariste- tendant un fin soutien-gorge à fanfreluches. D'une main concupiscente je retourne le feuillet et là, toutes mes illusions tombent, avec un bruit de verre brisé. Sarah, star du porno, la dame aux seins XXL, dévoile ses secrets :

1- des hommes d'âge mûr doublent les jeunes acteurs *vite* fatigués,

2- leurs sexes sont "énormes et rigides"

3- la star a perdu le contrôle et, après cinq heures de plaisir intense, est restée couchée sur le lit, essoufflée,

4- elle donne des capsules à son ami (67 ans ce mois-ci) et ils forniquent trois fois par jour, et non trois joies par four(née).

Enthousiasmé, je suis allé voir ma femme, qui bouquinait inconsciemment un livre de genre philosophique, FEMMES QUI COURENT AVEC LES LOUPS, et je lui ai dit que pour faire face au prochain tsunami automnal des impôts je me proposais d'effectuer quelques petits extras. Mais ça ne l'a pas emballée...

USURE PRÉCOCE ?

(lundi 23 mars 2015)

Vous avez tous connu ce moment d'exception : en enfilant une chaussette récemment lavée vous constatez que son extrémité est devenue fine comme la gaze, laissant deviner dans sa quasi transparence un orteil assez peu sexy.

Eh bien...

Certains mots sont aussi usés que la pointe de ladite chaussette, érodés par la littérature et le cinéma : *je t'aime* dans les bluettes sirupeuses, *je suis désolé* dans les films de repentir, *vite* ou *dépêchez-vous** dans les films catastrophes.

Aussi râpées, les expressions des hommes politiques après le premier tour des élections départementales. (Pour éviter tout ennui, je continuerai à flouter les noms embarrassants) HUE AIME PET qui se voit déjà revenu aux affaires; PET EST-CE ? même pas mal après la fessée; HAIT FÂINES chantant "*je m'voyais déjà...*".

Tous abusent de la langue de bois (l'eau... ce qui se justifie quand on boit la tasse) : pour les uns un triomphe, pour les autres une résistance héroïque, sans se demander si ce n'est pas leur impéritie qui a retenu la moitié des électeurs à la maison.

Il n'y a plus guère que les hommes politiques pour croire à leurs propres billevesées et, à bien y penser, quand je les regarde je le trouve aussi sexy que mon orteil tapi derrière la trame lessivée de ma socquette.

*J'ai toujours adoré ces scènes où le héros crie aux autres de se remuer les arpions tandis qu'une coulée de lave déboule : dans la même situation il aurait intérêt à démarrer tôt pour me rattraper !



(lundi 30 mars 2015)

Peu me chaut la célébrité, pas plus que les prix littéraires, les célébrations, la grande librairie -émission de qualité au demeurant- ou les fauteuils académiques. Bien entendu je ne cracherais pas sur un petit tirage à un million d'exemplaires, mais mon songe le plus doux, ma

chimère intime, c'est qu'un jour un de mes mots se retrouve dans le dictionnaire et que je l'entende dans la bouche des autres.

Pour cela je renoncerais à tous les honneurs du monde, s'ils m'étaient offerts.

SPLEEN ?

(mardi 31 mars 2015)

Aucun humain, aussi solide soit-il, n'est à l'abri d'une crise de mélancolie, subite et sans fondements.

Cet abattement, je l'appelle *ma petite soeur grise* ; parfois, au milieu d'une journée commencée avec mon énergie ordinaire, elle vient glisser sa menotte dans ma main et elle m'accompagne, quelques heures, rarement plus d'une journée, puis repart, ombre mystérieuse.

SORTIE DE CRISE

(mercredi 8 avril 2015)

Mes chers petits vampires, je sors tout juste d'une grosse crise d'autodérision avec forte envie d'autodafé de mes six oeuvres à paraître ; et puis, au moment de frotter l'allumette, j'ai eu un petit spasme égotiste et j'ai remis la boîte dans le placard.

Il faut dire que ma morosité n'est pas sans fondement : ignoblement trahi par la radio de service public, me voilà obligé d'écouter RTL ou RMC. Conséquences : un, je subis le pilonnage promotionnel du dernier Guillaume Musso, ce qui me renvoie cruellement à mon infinie petitesse ; deux, les publicités insanes qui tournent en boucle sont en train de transformer mon cerveau en fromage mou et j'épie en moi-même les premiers signes de dégénérescence mentale.

Par ailleurs, moi qui pratiquait déjà le sport dans mon berceau (je smurfais... surfer c'est venu plus tard) je n'en ai pas cru mes oreilles quand j'ai écouté RMC sport : voix grasses éructantes, plaisanteries de corps de garde, hurlements en guise de saillies humoristiques, analyses aussi manichéennes que pontifiantes... J'admets avoir atterri assez rudement !

Plus de deux semaines sans France Inter et France Culture et pour seul potage les radios commerciales, allez vous étonner que je sois d'une humeur de chien.

Ajoutez-y les déclarations "pure langue de bois" de Gallet et Pellerin... Je ne sais pas pourquoi, ça me donne une furieuse envie de relire du Topor, du Pérec, du Cavanna, de réécouter du Desproges ou du Bobby Lapointe !

Ah, j'allais oublier, l'estocade (pas l'estocaficada) de midi : Nabilla, 718 445 followers... J'ai tout faux : si j'avais deux -grosses- miches et trois neurones vous seriez des milliers sur *Yadupeku*. "Sic transit gloria mundi".

RENVOI AIGRE

(jeudi 9 avril 2015)

Le rictus à la bouche, j'attends le futur sommet sur les changements climatiques ; s'il débouche sur du concret je mettrai chapeau bas... mais je crains d'être amené à laisser ce dernier dans son carton.

Fi, le vilain garçon, me direz-vous ! Pourquoi tant de scepticisme ?
Parce que chat échaudé craint l'eau froide,
Et qu'écolo refroidi craint l'enfumage.

Savez-vous que les hommes politiques n'ont pas pu ignorer les avertissements des premiers écologistes (où alors ils étaient sur Mars) ? Ces pionniers se sont démenés : livres, conférences, télévision (peu), et même campagne électorale (Dumont en 1974) ; comme s'ils avaient peigné la girafe !

En une décennie tout avait été dit ou écrit et les hommes politiques savaient. Leur responsabilité au regard de l'histoire sera indiscutable ; vis à vis des générations futures elle sera écrasante. Ce qui est dommage c'est qu'ils ne seront pas là pour l'assumer...

Et maintenant, les preuves :

Rachel Carson	Le printemps silencieux (1962)
Jean Dorst	Avant que nature ne meure (1964)
René Dubos &Barbara Ward}	Nous n'avons qu'une Terre (1971)
Club de Rome	Halte à la croissance (1972)
René Dumont	L'utopie ou la mort (1973).

A présent, à vous de vérifier.

J HÉSITE : BADER OU BAD DAY ?

(jeudi 7 mai 2015)

Jésumarijosef, on ne peut donc jamais être tranquille ! Je regardais fumer le earl grey à la russe dans mon bol à moi personnel quand, enfer et déréliction, je fus sauvagement agressé par ma radio, que j'avais allumée par inadvertance.

Et qu'ouïs-je ? La voix, toute d'assurance savante, d'un **spécialiste** à côté duquel je ne suis qu'un cloporte ; les sentences économiques et les visions politiques se succédaient, péremptoires, et déjà le goût de mon thé s'altérait (ne cherchez pas le calembour ou la contrepèterie).

Qui me direz-vous ? Je n'ai pas bien retenu son nom ; Malin Mince… ou Minque, il me semble. Vous savez, un monsieur qui est conseiller politique, économiste, essayiste et dirigeant d'entreprise. A côté de lui j'ai l'impression d'être nu (je me réconforte mesquinement en me disant que je suis beaucoup plus musclé, notamment des quadriceps et des pectoraux). Dire que nous n'avons que deux ans de différence. Tant d'intelligence pour autant d'erreurs mémorables…

Voilà, j'étais énervé.

Je bus alors une gorgée de thé tiède, qui n'avait pas la suavité d'une tétée, et entendant parler de l'aéroport de Notre-Dame-des-Landes je concentrai ma colère sur ce thème -en quelque sorte, une ire à cibles-, me remémorant le projet du même type (jurassic project) de Ciudad Real.

Je décidai alors de réchauffer mon thé et mon ire ; dès que le liquide fut à même de me brûler la gueule j'allai me vautrer devant l'ordi et ranimai ma mémoire défaillante (merde, on n'a pas si bien écrit depuis Guy Des Cars).

Résultat : aéroport de Ciudad Real, ouvert en 2008 et fermé en 2012 ; financé à 100% par le secteur privé ; situé à une heure de TGV de Madrid et de la côte andalouse ; d'un coût de 1,1 milliard, il était en vente à 100 millions (je n'ai pas trouvé de nouvelles fraîches sur son acquisition mais les acheteurs n'ont pas dû se bousculer au portillon).

Voilà comment -ô fatal petit déjeuner- un paisible muesli aux fruits se transforma en raisins de la colère : l'aéroport nantais relève de la même démesure et je me demande toujours ce qui, chez les hopos*, l'emporte de l'art du mensonge ou de l'aveuglement...

Sur ce, je parvins à rétablir mon humeur en me livrant à un suicide diététique : une tartine de pain-beurre-miel !

Allez, je prends mon morey et je me casse. DMOS

*J'hésite, pour cette contraction, entre les *hopos* et les *zopos*. Si mes petits vampires lecteurs veulent bien laisser leur avis sur le sujet, je suis preneur.

Contrairement à un rouleau de PQ ce livre ne sera jamais fini.

Merci aux ZOPOS (mes petits vampires lecteurs ont boudé HOPOS) de me fournir sans faiblir le carburant de mes révoltes.